

Claire Coleman

Une amitié américaine

Jacques et Raïssa Maritain
Emily Holmes Coleman
1942-1971



*Essai
Spiritualité*

Une amitié américaine

Du même auteur, aux éditions Parole et Silence

La voix cachée, Dialogues sur Mozart avec Fernando Ortega, 2002.

Mozart. La fin de sa vie, avec Fernando Ortega, essai, 2005.

Lettre à mon mari mort, récit, 2006.

Adieu, plaisant soleil, trois contes, 2008.

Mère, quel est ton vrai visage ? récit, 2009.

Avec Mozart. Un parcours à travers ses grands opéras, avec Fernando Ortega, essai, 2010.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

permettent d'accéder à la sainteté ? Je ne suis pas douée pour cette vie, et pourtant, comme je brûle de l'être ! Les qualités qui donnent vie à l'art détournent de l'humain. « Aimer son prochain », c'est lui donner sa vie. J'aime mon prochain, mais la nécessité de lui donner ma vie m'indispose contre lui. J'ai besoin de ma vie, sans elle je ne saurais rendre à Dieu ce qui me vient de lui.

« Chacun de nous est au centre de combinaisons infinies et merveilleuses. Si Dieu nous donnait de les voir, nous entrerions au Paradis. » « La maison de la Grâce, pour qui ne comptent pas les frontières... » Je remercie Dieu de vous avoir fait exister.

Étant moi-même ennemie des intrusions qui me détournent de mon travail, j'hésite à me faire connaître de vous. Mais je pense que chez vous, l'amour du prochain et l'amour de Dieu sont, comme chez le Christ, une seule et même chose, à en juger par vos physionomies et par vos écrits. Je m'en remets donc à Dieu. Si vous voulez me répondre en français, j'en serais très heureuse. Bien à vous,

Emily Coleman (Mrs J.W. Scarborough)

Je pense à votre pays, la France. Ne dites pas que cette tragédie met un terme à votre vie, à votre bonheur. C'est lorsqu'on a perdu ce qu'on a de plus proche que tout commence. Rien ne se termine jamais².

*

Lorsqu'elle écrit cette première lettre aux Maritain, en août 1942, Emily se trouve à Concho, village au sud de l'État d'Arizona, à environ deux cents kilomètres de la frontière avec

le Mexique.

C'est là qu'elle vit avec Jake Scarborough depuis leur rencontre, au début de 1939, chez son amie Sonia Himmel, à Tucson. Jake a quatre ans de moins qu'elle. Marié une première fois, sa femme l'a quitté depuis plusieurs années et il ignore ce qu'elle est devenue. Emily est divorcée de Deak. Elle et Jake se sont rencontrés, se sont aimés, et se sont installés dans un *common law marriage*, une espèce de Pacs non contractuel. Toujours en vigueur aux États-Unis, cet état devient effectif après deux ans de vie commune et autorise la femme – dans une Amérique très puritaine à cette époque – à porter le nom de son conjoint et lui permet de se soustraire ainsi à la réprobation. Cela explique qu'Emily ait signé sa lettre sous son nom de plume, Emily Coleman, et ajouté entre parenthèses son nom officiel : *Mrs J. W. Scarborough*.

Jake et Emily ! Un amour profond et authentique liait ces deux êtres en apparence si dissemblables. Quelle expérience extraordinaire, pour elle qui durant vingt ans avait couru après l'amour ! Et ce n'était pas auprès d'un penseur qu'elle l'avait trouvé, mais d'un paysan fort éloigné d'elle, un cow-boy de cette Amérique profonde qui n'éprouve pas une grande sympathie pour les intel-lectuels de la Côte Est. Mais Jake avait le naturel tendre et doux, c'était un fidèle, un concret, nullement préoccupé par les choses de l'esprit. Qu'Emily poursuive sa carrière d'écrivain et de poète ne pouvait le gêner, c'était une sphère privée qui ne nuisait en rien à leur entente.

Peu après leur rencontre, ils avaient acheté ensemble un ranch très sommaire qu'ils avaient peu à peu aménagé et où Jake élevait un troupeau de moutons. L'attrait d'Emily pour la campagne et son besoin de solitude purent alors s'épanouir. Elle avait toujours détesté les grandes villes, en particulier New York.

On verra, au cours de la correspondance, à quel point le ranch d'Arizona fait pour Emily l'objet d'une fixation. Cette maison très modeste, dépourvue de charme extérieur, privée de tout confort (il n'y avait ni eau courante, ni chauffage, ni téléphone) représentait pour elle rien moins que le bonheur. Loin de la gêner, ce cadre rustique convenait à sa nature. Il fallait puiser de l'eau pour les bêtes et pour eux, parcourir à cheval une douzaine de kilomètres à travers des collines arides semées de cactus pour atteindre la poste la plus proche.

Là, elle apprit à aimer le passage des saisons, à discerner dans le ciel les signes avant-coureurs de l'hiver, sa saison préférée. Elle aimait, dès les premiers jours d'octobre, observer la chute précoce du jour, annonciatrice des soirées au coin du feu et des longues nuits hivernales.

Après avoir passé des heures devant ses manuscrits, elle n'hésitait pas à travailler telle une fille de ferme : soins aux moutons, aux chevaux, entretien des écuries. Elle prenait une grande part aux travaux matériels qu'ils exécutaient ensemble. Et plus tard, lorsqu'elle évoquera des heures de vrai bonheur vécues avec Jake, c'est la journée du 7 mars 1944 qui reviendra dans ses pensées. Ce jour-là ils avaient construit une clôture, ramassé du bois. Rien de plus – rien d'extraordinaire. Et pourtant, sa mémoire et son cœur se sont engouffrés dans les détails les plus humbles de cette journée dont elle se souviendra comme celle de la révélation d'un très profond et très pur amour humain.

Lorsqu'au printemps de 1942 Emily lut *Les grandes Amitiés*, elle était déjà fortement travaillée par les questions spirituelles. Mais elle précise : « J'étais loin d'être malheureuse de ne pas connaître la Vérité. (...) Alors que Jacques et Raïssa, âgés de vingt ans, envisageaient le suicide si Dieu n'existait pas,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Hartford. Elle envoie alors à Raïssa ces lignes émouvantes :

Ma chère Raïssa,

J'hésite à vous écrire, car vous êtes si occupée que l'entrée d'une nouvelle personne dans votre vie doit vous peser vraiment. Raïssa, mon mari et moi nous ne sommes pas légalement mariés. Son ancienne femme est disparue depuis six ans; il a tout fait pour la retrouver et pour se divorcer. Peut-être actuellement il est divorcé et il ne le sait pas. L'année prochaine il y aura sept ans, il sera libre, nous pourrons nous marier.

Je ne vous ai pas dit cela parce que je ne voulais pas vous déranger avec mes affaires. Je me sens mariée à lui, je le suis, je me considère son épouse dans la vue de Dieu, comme j'ai dit au père Couturier. Il m'a conseillée, avec une justice que j'ai respectée, de ne pas briser la vie de cette personne innocente.

Raïssa, j'ai eu une vie horriblement dure dont je ne vous ai pas parlé. Je vous ai écrit de mes sentiments religieux et philosophiques seulement. Je ne croyais à rien, comme tous, dans cette époque infernale. Pendant des années je ne cherchais que le bonheur terrestre.

Enfin, en le trouvant, à quarante ans, après une crucifixion dont je ne vous dis rien – et dans laquelle j'ai beaucoup péché –, je commence à connaître Dieu et à vouloir sa volonté plus que n'importe quelle autre chose.

Mon mari, Raïssa, il m'adore. Il m'attend avec une impatience folle. C'est sa richesse d'émotion (...) qui m'a fait l'aimer. Nous étions terriblement heureux, même avec les différences extrêmes et les conflits de tempérament. Quand la guerre nous a séparés, ç'a été comme la mort.

Mais moi, j'ai Dieu. Je l'ai eu pour m'aider à supporter cette horreur. Chaque jour je l'ai encore plus.

Lui, il n'a que moi.

Raïssa, je suis comme le saint Paul, je n'ai pas besoin de mari pour les raisons ordinaires. J'aime mon mari, car son amour m'a donné une sécurité.

Que me direz-vous ? Vous comprenez pourquoi la Hiérarchie ne m'accepte pas ? Monsieur Hartigan a suggéré même que je me sépare de mon mari. Je n'ai pas pu lui expliquer les conditions délicates de notre vie spirituelle. Je voudrais Dieu plus que la vie. Je prie Dieu constamment. C'est lui qui a voulu que je vous écrive.

Croyez-vous que je suis une âme dans le péché mortel ? Croyez-vous – et croit-il, votre mari – que je devrais quitter cet être qui m'aime, qui ne voulait pas m'aimer (car on lui a déjà fait mal) et qui, à la fin, se fie en moi ? C'est une personne qui ne comprendrait pas les complications de l'Église.

Je suis prête à abandonner l'idée d'entrer dans l'Église. Ce serait un sacrifice affreux, mais peut-être je devrais le faire. Si je cède pour un autre la chose la plus grande de ma vie, est-ce que je reste dans le péché mortel ?

Mais enfin il faut vous souvenir que l'idée de faire à mon mari un tort si horrible (si je faisais le contraire) me hanterait jusqu'à ma mort.

Je suis triste, déchirée. Pardonnez-moi.

Votre Emily

New York, 3 mars 1943

Ma très chère amie,

Merci de vos bonnes lettres !

Je n'ai malheureusement pas le temps de vous écrire comme je le voudrais, mais je veux en parler avec vous, absolument. Puisque vous venez bientôt à New York, pourriez-vous me réserver du temps lundi après-midi ? Lundi est le 8 mars. Je vous attendrai à 4 heures. Ayez la bonté de me faire savoir le plus tôt possible si cela vous convient.

Ayez bon courage, ayez confiance en Dieu qui voit les dispositions de votre cœur.

Je vous aime bien, ma chère Emily. N'oubliez pas de m'apporter votre premier livre que votre père a la bonté de vouloir bien me prêter.

Bien affectueusement à vous,

Raïssa

*

Mis à part le problème douloureux que soulève sa liaison avec Jake, Emily se trouve dans la phase ascendante de la conversion, qui correspond à ce qu'elle a si fortement exprimé par ces mots : « passer de l'adoration de soi-même à l'adoration de Dieu ». Mais ce n'est que la moitié du chemin. La phase descendante doit suivre, impérativement, celle qui consiste à aimer les autres de l'amour dont Dieu les aime. Terrible religion qui demande une telle chose ! Une chose contre-nature, surhumaine ! Emily ne le sait pas encore, elle l'apprendra bientôt dans les larmes. Elle qui « n'aime pas les gens », qui est « exaspérée » par eux, les aimera bientôt en vérité et finira sa vie dans la plus authentique charité. Pour l'instant sa prière coule avec facilité, elle n'est que louange, que bonheur de se savoir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

votre père une vie très simple, non mondaine, qui permette de grandes heures de prière et de recueillement ? Et de l'abondance de la contemplation naîtraient aussi des poèmes et des tableaux comme il en est déjà ainsi pour vous.

Et puis Dieu changerait peut-être assez les choses extérieures pour vous permettre de revenir auprès de votre mari, et mener à ses côtés la même vie de prière. Ou bien, si Dieu se faisait bientôt connaître à lui, se faisait assez aimer de lui pour vous permettre à tous deux de mener une vie fraternelle côte à côte – rien ne s'opposerait alors à la réception des sacrements. Des choses analogues se sont vues.

Chère Emily, j'ai bien compris, j'ai bien retenu tout ce que vous m'avez dit dans vos deux dernières lettres (et aussi celle à John) et je vous assure que vous ne m'avez jamais dit ce que vous n'auriez pas dû me dire, et que je vous suis si profondément reconnaissante de votre confiance, qui est l'amitié même, à qui tout est permis sauf le mensonge. Or mentir, vous en êtes incapable.

Vous ne m'avez donné aucune fâcheuse idée de votre mari, comme tout cela est clair ! Il vous adore et il trouve en Dieu un rival, parce qu'il ne peut comprendre encore que Dieu ne détruit aucun amour, seulement il arrive qu'il veuille rendre céleste ce qui est encore trop terrestre, et ces opérations-là, c'est l'agonie pour celui qui les subit. Et je suis bouleversée moi-même à l'idée de la grande épreuve où Dieu vous introduit tous les deux. Si Dieu vous donne la force, il faudra l'accomplir, et alors vous verrez que notre âme n'est à l'aise que dans la volonté de Dieu; cette aise, c'est le sentiment de la liberté spirituelle, de l'union à Dieu. Ce n'est pas l'absence de la douleur.

L'Église, dans ses exigences, se base sur les commandements de Dieu et l'appel du Christ. Vous apprendrez à la connaître. La défense de lire une Bible protestante vient de ce que tout

traducteur est soumis à des idées directrices, et que les erreurs dogmatiques du protestantisme ont introduit inévitablement des déviations de sens dans la traduction de la Bible. Ces erreurs ne sont pas très fréquentes, mais là où elles se trouvent elles sont un danger de déviation spirituelle.

Pourquoi craindre les traductions catholiques de la Bible ? Elles ne sont pas aussi belles, dit-on, que la Bible de King James mais elles sont dogmatiquement plus sûres. Du reste il y a plusieurs traductions catholiques ; elles sont toutes estimées catholiques parce qu'elles ne s'écartent pas de certaines données scripturaires – elles comptent le même nombre de livres reconnus par l'Église comme faisant partie de l'Écriture inspirée, etc. Voyez-vous, ma bien chère Emily, ce ne sont pas « les mots du Ciel qui sont défendus de lire » mais les erreurs qui se sont glissées entre ces mots, parfois, là où quelque principe faux a joué son rôle. Puisque Dieu vous donne la grâce de la soumission de votre volonté à la sienne, vous trouverez aussi, en obéissant, la raison divine de tous ses commandements. Vous m'écrivez : « Je ne sais pas quand je viendrai : j'attends le moment de Dieu. » Ces mots me bouleversent. Ce moment viendra, qu'il vienne pour vous et pour votre mari accompagné de douceur et de la sainte espérance.

Dieu vous témoigne sans cesse son amour : par la vie intérieure ardente qu'il vous donne, par la lumière qu'il diffuse dans votre esprit avec sa grâce, par le baptême de votre fils aussi, et avec ces signes de sa présence et de sa tendresse (...). Nous l'aimons tant, John ! Je suis tellement touchée de la droiture de son âme. Quand il vient il me parle tout de suite de vous ; pour le moment vous êtes devenue à ses yeux comme son enfant dont il aurait la responsabilité, n'est-ce pas adorable ? Cependant il ne m'aurait pas lu votre lettre si vous-même, dans la même, ne l'y aviez autorisé.

Écrivez-moi le plus tôt possible, ne craignez pas de prendre mon temps. Ne sommes-nous pas liées par Dieu d'une manière si profonde et si extraordinaire ? Si je ne répons pas tout de suite vous savez, n'est-ce pas, que c'est parce que je ne le peux pas, mais je pense à vous sans cesse dans mon cœur. Et je dis et répète avec vous : « Dieu vous aidera. Il vous aidera tous les deux. » Je vous embrasse avec une immense affection. Jacques et Véra aussi sont vos grands amis.

Votre Raïssa

Si j'ai le temps je reprendrai aussi votre lettre précédente qui contenait tant de belles choses à propos de mes petits livres.

(Le lendemain, 11 octobre 1943)

Ma chérie je connais votre décision maintenant, et j'en suis bouleversée. Voici comment je l'ai apprise. Votre lettre pour le père Couturier est arrivée ici ce matin, et lui-même est venu cet après-midi. Il a lu votre lettre tout de suite, tout ému, rempli d'admiration et de compassion pour vous ; la grâce que vous allez recevoir de l'Église ne peut être payée trop cher, mais elle peut être payée très cher, et c'est cela que vous faites. Mais j'en ai la confiance, Dieu vous aidera et peut-être serez-vous traitée comme Abraham. Vous pouvez compter sur le père Couturier le 24 novembre. Il me l'a dit : il manquera un cours à Baltimore ce jour-là, parce qu'avant tout, il ne veut pas vous manquer, vous qui lui faites l'honneur et lui donnez la joie de le choisir pour vous baptiser. Et quel merveilleux jour que celui de saint Jean de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le 3 novembre 1943

Dieu m'a pris la vue depuis quelques jours, je ne sais pas pourquoi. Je ne peux plus lire. Ça m'agace fort car il y avait tant de choses ici que je voulais lire avant de partir. Je ne peux pas terminer les notes de *Vie d'Oraison*, le type est trop petit. (...) Mon mari comprend beaucoup mieux ma foi. Je ne sais pas si je dois lui donner maintenant la suggestion de la vie fraternelle, ou bien quand je reviendrai ici (je ne pourrais jamais le faire par lettre). Mais Raïssa, si je ne le fais pas avant de partir, assurément je pécherai mortellement quand je reviens, sans le vouloir, car il m'adore. Pensez-vous que Dieu me pardonnerait cela ? Surtout que la chair n'est pas ma faiblesse, c'est l'*affection* qui m'enveloppe. Il me semble extrêmement égoïste cette idée, parce qu'elle ne me ferait pas mal, tandis que lui il serait dans l'agonie – il serait certain que je ne l'aime plus. (...) Vous savez que John m'écrit que le père Couturier lui a dit qu'il y a peu d'espoir pour notre mariage. Je prie Dieu, mais dites-moi Raïssa ce que vous pensez. Je ne veux pas croire que nous ne nous marierons pas. (...) Maintenant, quinze jours avant mon départ, j'ai une crainte que Dieu me fera, après mon baptême, une de ses servantes, comme dans la Bible.

Je quitte ici le jour de sainte Gertrude. Quitter cette vie, je pourrais le faire, ce n'est pas l'amour de la terre qui me retient, c'est la volonté de n'être pas égoïste, terrible égoïste que j'ai été. Je sais que mon esprit contient quelque chose de rare. Dieu sans doute veut le purifier. Puis il me prendra. Et puis, et puis ? Mon mari, mon père ? Raïssa, pensez-vous qu'il me permettra de rester au monde ? Je ne le pense pas. (...) Oh mais j'ai besoin de

vous, seul être en ce monde qui me comprend.

Quand je pense à mon baptême, je me sens remplie d'une tristesse. Est-ce possible que la joie puisse être si forte ? Je ne désire plus ma mort. Durant quinze ans j'y ai pensé tout le temps. Mon amour – l'Église – ne me décevra pas comme la vie humaine. Et je pourrai mettre en elle *toute ma passion*. (...) Comment pourrais-je recevoir le Corps de Dieu ? Comment pourrais-je ? Je m'évanouirais.

Votre filleule, Emily

Concho,
12 novembre 1943

Ma chère, chère Raïssa,

Je passe à travers une période terrible. Je ne vous en écrirai. Il me semble que quand je recevrai le Corps de Dieu je mourrai.

Comment peux-tu exister, mouvoir, vous écrire, en ce moment affreux de ma vie ? C'est parce que j'atteins mon destin. Je m'approche de ma fin. Même l'horreur de quitter ce qui a été ma vie – ce *home*, ce mari – même la réalisation de la douleur de lui ne détruisent pas l'exaltation de mon cœur ; qui sait après tant d'années de confusions, de souffrances, qu'il est au sein de Dieu.

Ma joie de vivre, qui est extrême, même dans les petites choses ridicules, m'a empêchée pour longtemps de souffrir. J'avais trente-deux ans quand j'ai commencé à connaître la Vie.

Raïssa, pour quelques jours j'ai été loin de Dieu. Le Diable, qui déteste mon baptême, m'a tourmentée affreusement. En même temps je cause avec Dieu, de loin. Je prie à saint Jean de la Croix, car il doit se charger de moi, même plus que mon vieil

ami Augustin, même plus que ma Mère sainte Thérèse, peut-être pas plus que la Vierge. Le curé d'Ars continue à faire des choses charmantes pour mon mari; celui-ci devient de plus en plus terrible contre l'Église. Le pauvre, comme je l'adore. Il me déchire en deux.

(...) Je me sens dans un rêve. Je ne sais pas si j'aurai les forces de me mettre au train. Vous verrai-je bientôt après mon arrivée ? Je vous téléphonerai. Je serai au même hôtel, *The Winslow*, 45 East 55. Comment ose-je aller dans un endroit confortable ? Je ne connais pas autre part ; c'est à côté de mon oncle. Je ne prends pas de chambre avec bains. (...) La nuit de mon arrivée, John me lira la fin des Notes de La Vie d'Oraison. Puis je vous le rendrai de suite. Mon père est très bouleversé de ma décision. Il ne sait encore s'il viendra à mon baptême. (...) Il me dit qu'il aime que je sois croyante. Mais pourquoi dois-je être toujours si *extrême* ? Ah, l'Église catholique ! *Elle est extrême* – l'extrême de la Vie – *grâce à Dieu*.

Au revoir ma chère. Je vous aime. Emily

13 novembre

Raïssa, ces derniers jours sont affreux.

(...) Est-ce que je pourrais vous voir vendredi le 19 ? J'arrive à New York avant l'après-midi j'espère. Je vous téléphonerai. Peut-être vous pourrez laisser un message à l'hôtel pour moi, pour me dire à quelle heure (après-midi ou soir) vous serez libre, le 19. (Suit un poème intitulé *Before my Baptism*, dédié à Raïssa.)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cette dernière se jeta sans discernement, et qui contribua à la plonger dans la détresse morale et spirituelle où elle se débattit jusqu'à sa rencontre avec Jake Scarborough.

Avant d'entrer dans le récit détaillé de cet incident, je veux consacrer quelques lignes à cette amie chère au cœur d'Emily et que j'eus le privilège de rencontrer en ses dernières années.

*

Déjà célèbre dans le monde de l'art, Peggy Guggenheim fut découverte par le grand public français durant l'hiver 1974, à l'occasion de l'exposition *Art of this Century* à l'Orangerie des Tuileries. Après la Tate Gallery de Londres et d'autres musées européens, Paris accueillait cette collection d'œuvres d'artistes remarquables par Guggenheim depuis les années 1930. J'en cite quelques-uns : Arp, Brancusi, Calder, Duchamp, Ernst, Giacometti, Gleizes, Héliou, Kandinsky, Léger, Marini, Mondrian, Pollock, Tanguy... Cette collection – l'œuvre de sa vie – Peggy en a fait don à la ville de Venise. Elle est exposée au palais Venier dei Leoni, sur le Grand Canal, là où Peggy vécut plus de trente ans et où elle reçut le monde des arts et des lettres. Ainsi, le nom de *Peggy Guggenheim*, qui était Commandeur de la République italienne, demeure lié à Venise et à l'Italie. Durant trois décennies elle voyagea entre New York, Tokyo, Londres et son palazzo vénitien, rencontrant des artistes parfois inconnus dont elle flairait le talent et qu'elle conduisit à la célébrité.

Sa vie fut perpétuelle effervescence. Comme Emily, elle eut d'innombrables liaisons (parmi lesquelles figurent de célèbres noms) qui ne la rendirent pas heureuse. De son premier mari elle avait eu un fils, Sindbad, et une fille, Pegeen, dont le suicide en

1967 fut pour Peggy l'épreuve de sa vie. Elle avait alors soixante-neuf ans. Entourée de nombreux petits-enfants, d'une poignée de vrais amis et de ses petits chiens, elle connut alors des années plus paisibles à Venise, jusqu'en décembre 1979 lorsque, sortant de sa gondole, elle posa le pied sur la terre ferme et se cassa le col du fémur. Transportée dans un hôpital de Padoue, elle y mourut le 23 décembre à la suite d'une attaque cérébrale. Après que sa hanche eut été opérée, elle avait dit : « Je serai de retour à la maison avant Noël. » Elle le fut en effet, le 24 décembre, et son corps fut enterré dans les jardins du Palazzo Venier dei Leoni¹⁵.

Tout cela est connu. Ce qui l'est moins, c'est sa grande générosité envers ses amis, notamment envers Djuna Barnes (qui lui a dédié *Nightwood*) et qu'elle ne cessa de soutenir financièrement alors même qu'elles étaient brouillées, et cela à l'insu de tous, sauf d'Emily et quelques intimes.

De cette vie remplie à ras-bord où défilent des milliers de visages, d'œuvres, de rencontres et de conversations, émergent les traits d'une femme énigmatique, désabusée, que la réussite rendit certes immortelle, mais « qui ne lui apporta pas le bonheur. Pour être heureuse, il ne lui manquait qu'une clé, la plus petite, celle dont le nom est a ?ap ?, amour¹⁶. »

Peggy avait quitté l'Europe en juillet 1941 « entraînant à sa suite son ex-mari Laurence Vail, son futur mari Max Ernst, deux exépouses et sept enfants¹⁷. » Ils étaient arrivés par bateau, venant de Lisbonne. L'entrée de Max Ernst sur le territoire américain fut problématique, car il était citoyen allemand. Pour régler la question, Peggy l'épousa en décembre. Ils achetèrent un appartement sur trois étages, à Beekman Place où ils recevaient les artistes européens réfugiés aux États-Unis. Ce triplex fut le théâtre de fréquentes et terribles querelles entre « amis », au

nombre desquels figuraient Duchamp, Mondrian, Ozenfant, Kandinsky, Breton, Léger... et bien d'autres. L'héritière Guggenheim, tête pensante et bienfaitrice de tout ce petit monde qui grouillait autour d'elle avait conservé pour Emily une véritable amitié.

Le baptême d'Emily n'avait pas troublé Peggy, qui peut-être voyait là une nouvelle extravagance de son amie, mais elle s'intéressait beaucoup au récit que lui faisait Emily de ses relations avec les Maritain. Or à New York, le couple était assez célèbre. Le succès des *Grandes Amitiés* avait fait connaître Raïssa. Quant à Jacques, il était à soixante ans au faîte de sa carrière d'écrivain et de philosophe, et jouissait aux États-Unis d'un prestige que lui avait retiré la France. Beaucoup d'artistes juifs comptaient parmi leurs amis, et Peggy savait qu'un nombre non négligeable de célébrités fréquentaient l'appartement du 30 Fifth Avenue. Elle en conçut une curiosité extrême et espérait pouvoir approcher les Maritain.

L'occasion se présenta en février 1944 lorsqu'un soir, Emily étant conviée à une réception entre amis chez Jacques, Peggy lui demanda, deux heures avant, si elle pouvait l'accompagner.

Emily aimait Peggy – elle fut donc ravie de cette bonne idée... Aussitôt elle téléphona aux Maritain pour les prévenir. Comme d'habitude, ce fut Véra qui répondit. Elle écouta Emily, sembla embarrassée et interrompit la conversation pour aller parler à Raïssa. Au bout d'un moment, Raïssa vint au téléphone. Elle expliqua à Emily que la présence de Peggy à cette soirée n'était pas souhaitable, car cette dernière était mêlée de très près aux surréalistes (dont elle exposait les œuvres dans sa galerie), lesquels étaient violemment anti-chrétiens et avaient été odieux pour Jacques à Paris en le provoquant de diverses manières jusqu'à aller cracher sur le Saint-Sacrement. Aussitôt Emily prit la défense de Peggy en précisant que si elle exposait des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vie. Jake et moi avons passé toute la journée ensemble à ramasser du bois, construire une clôture, nourrir les animaux nouveau-nés. Cette fois j'ai dit à Dieu : « Je vais devoir rester en état de péché jusqu'à dimanche. D'ici là, Jake aura compris que je l'aime et que ce n'est pas par manque d'amour que je me refuse à lui. Il aura six jours pour comprendre. »

Le lendemain, mercredi 8, alors que je lisais la messe, seule, Dieu m'a dit soudain : « Fais un acte de contrition maintenant. Ça n'a pas de sens d'attendre jusqu'à dimanche. Fais-le ! » Je ne voulais pas. J'étais fatiguée. Je voulais rester tranquille. Je ne supportais pas l'idée de devoir lutter de nouveau.

J'ai fait l'acte de foi et de contrition. Samedi, j'ai voulu me confesser à l'église, mais le prêtre n'était pas là. Le lendemain, dimanche, je voulais follement communier, il me semblait que je mourrais si je ne pouvais pas. J'ai dit à Dieu que s'Il me disait que je devais m'abstenir de communier, je ne le ferais pas. J'ai regardé alors la statue de la Vierge ; elle avait des larmes dans les yeux. L'Enfant Jésus qu'elle serrait contre elle tendait les bras en avant. J'ai reçu l'Hostie.

Je ne sais pas si cela va contre les règles de l'Église, ou non. John m'a dit qu'un acte de contrition sincère libère l'âme de ses péchés. Mais cela signifie-t-il qu'on peut communier ?

Jake était adorable, patient. Il m'attendait, sans avoir pris son *breakfast* avant moi ! (Je lui avais demandé de me laisser jusqu'à dimanche sans trahir les promesses de mon baptême et de ma confirmation, pour que je puisse communier.)

Hier, je suis sortie pour aider Jake à ramasser du bois. J'essaie de lui montrer mon amour, même si je refuse de faire l'amour. Mais pour lui, c'est horrible. Et *c'est ma compassion pour lui et ma compréhension de ce qu'il endure* qui me rend si difficile de rester ferme dans ma décision. La grâce de l'Eucharistie m'a soutenue tout le jour – un jour froid, une atmosphère de

brouillard. (...)

Je ne veux pas le Ciel. Je veux le ciel ici, sur la terre. *Je ne veux pas le Ciel aux dépens de Jake*. Si je devais partir d'ici, être une sainte et faire ma valise et m'en aller – comme j'aurais dû le faire la première nuit –, ça le tuerait. Ma « sainteté » lui ferait commettre le mal. Quand nous sommes unis, je pêche – lui non. Cette vie est trop pénible ; je ne sais pas si je vais la supporter. Quand j'ai cédé à Jake, dans notre chambre d'hôtel à Holbrook, Dieu m'a dit clairement : « Non, ne le fais pas ! » Ce que Dieu veut est parfaitement clair pour moi. Mais puis-je lui donner ce qu'il me demande, ça je ne sais pas. Je dois vivre au jour le jour. Ne pas penser au lendemain. J'essaie d'avoir confiance en Dieu coûte que coûte. Mais si cela dure trop longtemps cela me tuera – ou tuera Jake.

Je lui ai dit que s'il me pousse à partir, je partirai. Le plus dur est de devoir supporter sa haine. Quand je lui cède, je peux lui faire voir Dieu, mais quand je lui résiste il ne voit que le démon. Mais le pouvoir de Dieu est plus grand que le mien. Nous venons d'avoir une dispute horrible, qui a duré des heures. Lorsque je me suis sentie près de céder, je suis sortie dans le brouillard nocturne, j'ai récité le Rosaire, et Dieu m'a donné la force. Mais combien de temps Dieu pense-t-il que je vais pouvoir continuer ?

Je suis convaincue que Jake m'aime follement, spirituellement autant que physiquement. Mais il pense que je suis devenue folle. Il est si bon, si cher à mon cœur ! Il m'a dit que si notre amour n'est pas un mariage, alors aucun mariage n'existe. Quand je lui ai cédé, j'ai senti que Dieu ne me condamnerait pas à l'enfer. Mais je ne veux pas être faible ! Je veux être forte, avec la grâce. (...)

Je vous embrasse, ma chère, vous et Jacques – et Véra.

Emily

Concho, 23 mars 1944

Ma très chère Raïssa,

Voici la traduction de la poésie la plus émouvante de notre temps. Maintenant il me semble que cette traduction n'est pas si mauvaise. Tout de même il doit être des changements qu'on pourra faire, et j'espère que Jacques, quand il la lira, en la lisant, sera franc en me disant ce qui ne lui plaît pas ; *et vous (...)* J'ai rêvé de vous hier nuit ; vous venez de lire quelque chose de moi ; j'ai pleuré de penser comme vous étiez bonne pour moi. Raïssa, je ne vous écrirai plus de ma vie. C'est un martyre indécidable (*sic*). J'étais prête à abandonner tout, ce qui me tuera. *Mais Dieu dit que non*. La sainte Thérèse que j'ai critiquée tant, m'est venue, en me disant que je mourrais avant longtemps si je passe cette épreuve ; *que je mourrais ici*. Cela m'a donné un confort extrême. Mon cher, pauvre mari, mon petit, mon doux, est parti depuis deux nuits. Ce matin pendant que je chantais un hymne avec ma petite harpe (...) Jésus est venu. Cette fois il n'y avait pas de possibilité de doute. (...)

24 mars, fête de saint Gabriel, l'Archange

Ma Raïssa,

Jake est revenu au moment que je terminais cette page-là. Quand je le vois, toute ma résistance commence à s'ébranler, je me sens faible comme un torchon. (...) Maintenant, parce que Dieu le veut, toutes ces forces en moi, de la femme et de l'âme, sont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

empêchée par une maladie. C'est donc qu'il l'aimait vraiment. Mais répondre à une exigence d'ordre moral de sa part à elle, il n'en était pas question. À ce sujet, elle note dans ses Souvenirs : « Ce qui perdait un peu d'importance avec les années se révéla soudain plus important que tout. » Comment ne pas comprendre Jake ? C'était un être simple et concret, sans foi, sans aucune prétention intellectuelle mais d'une profonde bonté. Outre sa sensibilité à la beauté et au mystère de la nature, il est probable que la sexualité ait été sa seule expérience spirituelle.

Ces événements se passaient il y a soixante-dix ans. De nos jours, cette histoire peut choquer, et absurde peut paraître la décision d'Emily. Elle confortera ceux qui – à juste titre ou non – dénoncent la malédiction jetée sur le sexe par l'Église catholique. Je m'arrête là, cette question de l'amour, du sexe et de la religion ayant fait l'objet d'innombrables écrits, qui presque toujours sont le fait de célibataires très renseignés sur la chose.

Emily ne vivait pas dans le passé. Elle ne se complaisait pas dans les regrets et la souffrance. Une fois sa décision prise, elle a regardé en avant, vers l'avenir. Avec un courage et une détermination inouïs, elle a reconstruit sa vie. Elle avait alors quarante-cinq ans.

*

Comment a-t-elle passé d'une vie à l'autre ? Il semble que la transition se soit faite dans une relative douceur. Bien que la Correspondance n'y fasse pas allusion, il est certain qu'elle et les Maritain se sont revus plusieurs fois lors du séjour de plus d'un mois qu'elle fit à New York avant de s'installer à Hartford.

Le 3 juin, un petit mot à Raïssa atteste qu'elle n'a pas

encore quitté Manhattan. On ignore à quelle date elle s'est installée pour de bon chez son père. Sans doute a-t-elle fait de nombreux allers et retours d'une ville à l'autre. Toutefois, le 25 juin, elle écrit de Hartford : « Ma précieuse marraine qui est majestueuse dans mon cœur¹ »

*

On aura remarqué que les lettres de Raïssa Maritain, si bonnes et compréhensives soient-elles, répondent rarement aux mille questions que lui pose sa correspondante. Parfois Raïssa s'arrête sur tel ou tel point, mais il s'agit le plus souvent de réponses globales, d'un survol des sujets abordés par Emily.

Jamais elle n'a relevé, ni seulement fait allusion, à la propension d'Emily de tout rapporter à elle. Pourtant il est difficile de ne pas s'étonner devant l'importance que s'accorde cette dernière, et surtout devant le rôle qu'elle attribue à Dieu pour tout ce qui la concerne. Non seulement les grands mouvements de sa vie sont orchestrés par Dieu, mais Dieu lui parle sans cesse dans la banalité quotidienne, ce qui n'est pas faux en soi, mais qu'elle exprime sans le discernement nécessaire. L'incident le plus minime devient porteur d'un message destiné à elle. Le vent se lève, il pleut ? « Dieu » envoie cette pluie pour lui dire quelque chose. « Dieu » lui parle dans la perte d'un objet, dans la panne d'une voiture. « Dieu » va jusqu'à *empêcher* une rencontre entre elle et Raïssa. Omniprésent, « Dieu » occupe tout le champ de sa conscience. Elle lui pose des questions, « Dieu » lui répond.

On en vient à se demander qui est « Dieu ». On se le demanderait encore avec une vague inquiétude, après la lecture de ces trois cents lettres aux Maritain, si l'on n'avait pas

compris, ou deviné, que la voix de la conscience parlait haut en elle, et qu'au-delà de l'inflation verbale qui ressortissait à sa nature excessive, Emily avait vraiment entendu, compris, expérimenté quelque chose du grand mystère de Dieu.

Plus tard dans la vie, lui est-il arrivé de regretter sa décision héroïque ? En tout cas elle n'en a jamais rien dit. Longtemps elle a espéré que Dieu lui « rendrait [son] mariage ». C'est un leitmotiv dans les lettres qui précèdent son départ de Concho. Pensait-elle qu'à cause de son sacrifice, Dieu ferait un miracle ? Songeait-elle au décès, toujours possible, du père de John ? Bien imprudemment, Raïssa lui avait écrit : « Peut-être Dieu vous traitera-t-il comme Abraham. » Mais non. Il n'y eut aucun miracle.

New York, 7 juillet 1944

Mes chers, je pense à vous, je n'ai pas cessé de penser à vous durant la Libération de votre pays. Je prie pour vous et pour votre patrie. C'est à travers vous trois que je comprends la France ; comme j'ai dit à Jacques, *le génie de la France est catholique* et sans connaître l'Église, on ne peut pas entrer dans la vraie âme de ce pays qui – par Pascal, par Jacques et par Raïssa – m'a amenée à la Vérité dans laquelle je vis.

En voyant le père Couturier hier (l'homme béni), je me suis dit : l'esprit religieux de la France est absolument unique dans le monde moderne. Jacques, mon cher parrain, maintenant que nos armées américaines aident à libérer votre pays aimé, je vous donne mon hommage. Je n'ai pas les paroles. Les larmes débordent de mes yeux en pensant à l'avenir.

De tout mon cœur,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je suis contente qu'il prenne un peu de vacances, il en avait grand besoin, le travail à New York pendant un été si chaud et le bouleversement de graves décisions à prendre l'ont certainement beaucoup éprouvé.

J'espère qu'il va persévérer dans son désir de vie religieuse et sacerdotale. Il me semble que là est sa voie. Mais je ne le connais pas depuis assez longtemps pour savoir si son caractère comporte la persévérance. Qu'en pensez-vous, ma chérie ? Pour Gloria je suis un peu inquiète : je crains que sous l'influence de John elle se croie, elle aussi, une vocation religieuse qu'elle n'a peut-être pas. Il faut avant tout qu'elle se sente bien libre de choisir une voie ou une autre; elle est très jeune, et sans doute très influençable, il ne faut pas qu'elle prenne d'engagement avant d'être bien certaine de sa liberté intérieure. Vous savez que vous ne m'avez jamais envoyé sa lettre tout en me disant que vous le faisiez; je suppose que cette lettre est restée sur votre table et que vous ne vous en êtes pas aperçue. Ma très chère, je pense chaque jour à vous, à votre peine profonde, mais je sais aussi votre courage, et Dieu vous conduit. (...)

Comment va Sonia ? Vous me demandez pour elle un mot de recommandation pour une maison religieuse où elle désire faire une retraite mais vous ne me dites pas où. Sera-ce à Hartford, à Boston ou à New York ? Choisissez bien, ma chérie, demandez conseil pour cela à ce bon prêtre à qui vous vous adressez à Hartford. Et ensuite sa recommandation vaudra mieux que la mienne, ne le pensez-vous pas ? Si c'était à New York, je donnerais à Sonia le conseil de faire cette retraite chez les Réparatrices de la 29^e rue dont la supérieure est française et profondément bien. Écrivez-moi à ce sujet. Je suis si heureuse des progrès qu'a faits Sonia. Voulez-vous lui donner *Lettre de Nuit*, je vais vous l'envoyer pour elle, c'est très facile, j'en ai

encore quelques exemplaires. Aujourd'hui je vous envoie une surprise ! C'est ce grand poème *Deus terribilis* que vous avez traduit. À la campagne, Jacques a eu la merveilleuse idée de relire votre traduction qu'il a un peu modifiée, puis relue avec John. Et voilà que le « Commonweal » a publié le poème en français et en anglais. Les noms des deux traducteurs, le vôtre et celui de Jacques, ont été placés par les directeurs de la revue à l'avant-dernière page, et le texte anglais me paraît meilleur que mon original en français ! Voulez-vous que je l'envoie aussi à Sonia ?

Et maintenant, ma filleule chérie, je voudrais que vous prépariez vos propres textes pour une publication : le roman, les poèmes. Mettez dans le meilleur état possible tout ce que vous avez écrit, ainsi vous pourrez mieux en juger vous-même et votre parrain pourra en prendre connaissance.

Vous savez qu'après son retour de Haïti, il fera les démarches nécessaires pour obtenir un visa pour la France. Il voudrait y passer un ou deux mois, revenir pour enseigner le second semestre à Columbia – et ensuite notre retour à tous les trois deviendra sans doute possible. Vous verrai-je bientôt à New York, ma chère Emily ? Je l'espère beaucoup. La mort de Bella Chagall a terriblement empêché notre rencontre cet été. Que son pauvre mari est malheureux ! C'est déchirant à voir. Cet été aura été chargé de deuils pour nous. Françoise Paulding est morte en juillet, Bella Chagall en août, et voici qu'on nous annonce la mort de Mabel Lafarge que nous aimions profondément. De France aussi une triste nouvelle nous est parvenue : notre cher Henri Ghéon vient de mourir, lui si vivant, si vigoureux ! qui répandait la joie autour de lui... il aura été miné par la souffrance morale de ces quatre terribles années. Et je me demande si la plupart de nos plus chers amis de France n'auront pas succombé aussi. Priez pour lui, ma bien chère, et pour nous

aussi, pour votre parrain chargé de travaux et d'angoisses. Je vous embrasse tendrement comme je vous aime.

Raïssa

Hartford, Conn. 5 octobre 1944

Ma très chère marraine,

Je vous remercie infiniment pour le *Commonweal* avec votre beau poème. Il me semble que vous l'avez changé beaucoup. Mais peut-être c'est moi qui ai changé. J'espère que ce poème réveille les cœurs des Américains. Je suis honorée qu'on y ajoute mon nom.

Quant à moi, Raïssa, je suis vraiment dans les ténèbres d'agonie. Je crois en Dieu (...) mais cette vie, à laquelle il me condamne, me semble trop pour moi. Depuis longtemps je n'ai pas de joie. Mon père n'a pas été bien, il est triste, le pauvre, et sa tristesse me plonge dans les cavernes. Nous sommes obligés de déménager, chercher un appartement, ce qui est impossible ici avec l'augmentation de population de guerre. (...) Raïssa, je ne dois pas vous écrire dans une telle humeur. Mais si j'attends jusque je m'en sorte, je ne vous écris pas. Je ne peux pas sentir l'agonie du monde, comme vous. La seule agonie qui me touche, c'est moi – et mon voisin que je connais, ou dont on me parle.

(...) Dieu me châtie, en ce moment. Il veut purifier mon caractère qui est loin de l'acte que j'ai fait pour lui en devenant catholique. Je n'ose pas même penser à ça maintenant, ça me fait trop mal, c'est un poignard. Est-ce que je devrai vivre avec cette mémoire toute ma vie ? Je prie à Dieu de me prendre en sachant en même temps que je ne dois pas mourir, je ne suis pas encore digne du Ciel. Je demande à Lui qu'il me donne la souffrance –

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'année 1944. Après avoir décrit une nouvelle fois – et de façon très émouvante et évocatrice – sa vie au ranch avec Jake, Emily termine en disant : « Je ne pense pas à moi. J'ai Dieu. Je sais que cette vie ne valait rien à Ses yeux. » La phrase est dans un français correct. La majuscule au pronom possessif ne laisse aucun doute : il s'agit bien de Dieu. Donc, pour Emily, son bonheur, sa vie avec Jake ne « valait rien » aux yeux de Dieu.

Est-il possible qu'elle l'ait vraiment pensé ?

Que cette idée ait effleuré Emily à l'aube de sa vie chrétienne est troublant. Mais ici, c'est la morale qui parlait en elle, qui jugeait sévèrement la femme adultère que pourtant Jésus n'a pas condamnée.

Cette affirmation – qui fera bondir plus d'un lecteur –, j'ai été tentée de la laisser de côté, si vive était ma répulsion. Car elle n'est pas seulement inexacte. Elle met en cause une affreuse image de Dieu. Mais elle dévoile quelque chose qu'il ne faut pas taire : la dramatique difficulté, pour l'être humain, d'ouvrir les yeux sur la réalité de l'amour dont Dieu aime l'humanité, et cela malgré toutes les preuves qu'il en a données depuis son Incarnation. Difficulté, sinon incapacité de voir en lui un Dieu proche, heureux du bonheur terrestre de l'homme, désireux de gagner son cœur et de le conduire à l'absolu du bonheur. Toujours surnage – plus ou moins nette, plus ou moins consciente – cette vision proprement diabolique d'un Dieu cruel et friand de sacrifices.

Sans doute faut-il du temps, parfois toute une vie, pour se débarrasser de cette idée mortifère si fortement ancrée dans l'esprit humain ; pour comprendre, à tout le moins admettre, que chacun de nous – *quelles que soient sa foi, son absence de foi, ou sa religion* – est aimé *personnellement* par un Dieu *personnel*. Pourquoi ce refus en nous ? D'où vient cette résistance ?

Emily a aimé Dieu de toute son âme. Elle l'a prié avec une fidélité exemplaire, a travaillé à être une « sainte » en éradiquant, autant que possible, tous les défauts qu'elle s'attribuait. Sans doute a-t-elle entendu plus d'une fois, au cours de la grande liturgie du Jeudi Saint, ces mots inouïs : *Ubi caritas et amor Deus ibi est*. Sans doute son cœur aura-t-il été touché par ces paroles inoubliables de la Première Épître de saint Jean : « Si votre cœur vous condamne, Dieu est plus grand que votre cœur. » Trente ans après cette lettre de 1944, à l'heure de sa mort, je sais qu'elle était depuis longtemps parvenue, dans la sérénité, à connaître le vrai visage de Dieu.

*

Raïssa Maritain n'a jamais réagi aux outrances verbales et aux idées contestables qu'exprimait sa filleule. Avec un grand tact, elle s'abstenait de relever telle affirmation inexacte ou exagérée, sachant que le temps et la grâce de Dieu se chargeraient d'éclairer Emily.

La douceur et la tendresse de ses lettres sont admirables. Son exquise sensibilité est connue par ses livres et, bien sûr, par tous ceux qui l'ont approchée.

Dans *Souvenirs des Maritain*, Emily note que les trois étaient anormalement sensibles sans que leur équilibre psychique en soit affecté. « Avant de les connaître, j'avais longtemps vécu parmi des artistes et des intellectuels dont la sensibilité exquise allait de pair avec un égoïsme violent, un grand déséquilibre psychique et une absence complète de maîtrise de soi. Il m'a fallu longtemps pour comprendre combien Raïssa était passionnée, et cela à cause de son immense maîtrise. Rien de commun, ici, avec la maîtrise de soi des Anglais,

laquelle est déni de la vérité, dissimulation et hypocrisie – mais une attitude honnête, ouverte devant les souffrances de la vie. Jamais je n’aurais deviné, avant de lire son *Journal* par quels déchirements spirituels elle passait. »

*

Hartford, 23 janvier 1945

Ma chère petite marraine,

Je t’écris un petit mot de ton livre. Je viens de terminer la partie sur Psichari. Chérie, c’est si bien écrit ! Comme tu sais choisir (c’est un don) des écrits des autres pour montrer leur âme. J’en ai été ravie. Je citerai tout à l’heure certains mots qui m’ont tellement impressionnée. Je suivis avec la passion, comme toi et Jacques, les changements, les progrès en avant de l’âme d’Ernest. (...)

Ce que j’aime le plus dans ton livre – c’est pourquoi je ne veux pas le terminer –, c’est les révélations de toi, de ton esprit fin et délicat, et exact – le contraire du mien. Je comprends bien comme vous avez tant d’amis qui sont prêts à découper les deux bras pour vous. Jamais dans ma vie ai-je rencontré une telle délicatesse pour les âmes des autres; c’est pourquoi Dieu te m’a donnée – j’en avais besoin dans ma vie turbulente, folle, et mal comprise par mes meilleurs amis. (...)

Il y a des semaines depuis que j’ai commencé cette lettre, Raïssa. Maintenant Jacques est revenu (Je lui ai écrit un petit mot pour le faire *welcome*). John nous dit que Jacques a des choses très intéressantes à dire de l’Europe (...)

Ton mari aussi il sait écrire. Je viens de lire son essai sur Martin

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui parlait d'Aix-les-Bains⁷, c'était trop tard. Tu sais, suivre la volonté de Dieu ces jours-ci, c'est assez difficile. Pourquoi a-t-il voulu que nous ne nous voyions pas ?

J'ai pu donner beaucoup de joie à l'ancienne gouvernante⁸ de John. C'est à elle que je dois penser. Elle nous aime tellement ! Il faudra que tu la rencontres un jour. Elle est épatante. Deux fois – dans la Révolution, et puis pendant notre dernière guerre –, elle s'est subie une vie affreuse. (...)

J'ai marché partout dans Paris. Je connais Paris mieux que Londres; j'y ai été plus active. J'ai toujours aimé mieux les villes d'Italie, mais maintenant, après neuf ans en Amérique et en ne pouvant pas voir l'Italie, la beauté de Paris m'accable. (...)

J'ai pris la communion tous les matins à Notre-Dame ou à Saint-Étienne-du-Mont où j'ai prié pour vous au tombeau de sainte Geneviève, et au coin du Luxembourg et de la rue Soufflot, je me suis imaginé Jacques et Raïssa jeunes, s'y rencontrant. Tout le temps je pensais de Bloy. J'aurais beaucoup voulu aller sur sa tombe. Estelle à Bourg-la-Reine ? Je n'ai pas pu découvrir où elle se trouve. Je continue à le lire et à penser à lui. Hier, j'ai passé toute la journée, seule, à Chartres. (...) Les vieux Parisiens, Raïssa, ont l'air de ne vouloir plus (*sic*). Cela m'attriste terriblement, dans la beauté de cette ville si ancienne et si aimée de Dieu dans le passé. Ils ont l'air, ces vieux et vieilles de la rive gauche, de ne *pouvoir* plus. On les voit dans le métro, portant les gros sacs. Le matin, quand je descends la rue pour aller à la messe, je trouve toujours les vieux qui fouillent dans les boîtes d'ordures. J'ai trouvé une femme dans Saint-Sulpice qui pleurait parce que son fils était malade et elle n'avait pas d'argent.

La vie dans ton Europe est horriblement dure, et sans avenir. La beauté que j'adore est du passé. À Londres on en a assez de

vivre.

Quant à moi je voudrais être ici, le vieux passé me calme, les intelligences subtiles m'excitent. Les sensibilités raffinées me vont. Mais je sais que je devrais apporter en Amérique ce que j'aime.

Je ne veux pas y retourner !

Ô Raïssa, il y a tout ici pour me retenir. Mais je vais y retourner (aux États-Unis). Même l'amour, Raïssa, qui m'a presque détruite. L'amour en Angleterre qui a brisé ma vie. Ça existe encore, surtout maintenant que je suis inaccessible, je deviens douce pour lui – car j'aime Dieu –, cela met tout dans une lumière saisissante⁹.

Tu ne sais pas Raïssa comme moi je veux un mari. Je n'ai jamais pensé de vivre sans mari.

Mais je le ferai. Si je te racontais ma vie terrible en Angleterre, tu comprendrais pourquoi Jake était un trésor pour moi, ma vie de ranch avec lui. Maintenant Dieu me donne la grande épreuve – celui que j'ai aimé pendant dix ans, il meurt sans moi. Et je le veux. (...)

Dieu permet que cette épreuve soit extrêmement dure. C'est la dernière. Elle se confond avec ma vie en Europe, si terriblement chère à moi.

Pourquoi suis-je comme cela ? Je n'ai pas les mots pour dire ma détestation de l'est de mon pays, de New York et de Hartford. Tout me plonge dans le désespoir, même d'y penser. J'en ai peur, comme j'avais en 1933 quand j'y ai retourné pour la première fois pour voir mon père.

Ce que je te dis, ce sont les mots qui montrent ma chair. Comme tu sais, l'esprit va la dompter.

J'ai passé toute une journée rayonnante à Chartres ! Je vais t'envoyer la plus belle sculpture : Dieu faisant les oiseaux et

voyant Adam dans sa pensée. J'ai écrit des poésies depuis que j'arrive en Europe. Je te les enverrai. On a passé par Meudon en revenant de Chartres. J'ai pensé à toi et j'ai essayé de m'imaginer ta vie là, que tu – comme moi – as perdue. Mais tu as pu garder Jacques.

J'ai vu à Paris tous les petits coins où j'étais avec John quand il était tout petit. Je suis allée à la rue du Bac avec mon amie. La laideur absolument effrayante de la chapelle m'a choquée tellement que c'était avec la plus grande difficulté que je m'y suis restée. Je me suis dit : ça ne peut rien avoir avec la Sainte Vierge. J'ai dominé ces émotions. Je me suis forcée de prier. *Il n'y a pas un coin*, là, où on peut prier – même penser. Je n'ai jamais dans toute ma vie, même en Amérique, vu de telles atrocités. Cette blancheur morte avec l'or faux et scintillant, surtout cette horreur de couvrir chaque centimètre de mur avec des laideurs étincelantes – vous pouvez me dire que c'est la pure piété ? Je commence à comprendre ce que c'est, l'Europe en 1947.

Je me suis forcée d'y revenir deux fois. (La troisième fois, elle m'a parlé de mon avarice de cœur.) J'ai embrassé longtemps le fauteuil dans lequel la Sainte Vierge s'est assise (...)

Raïssa, demain je partirai de Paris pour toujours. Jamais la verrai-je encore dans ma vie. Tu penses que je ne sens pas douleur ?

Depuis que je suis venue le soleil n'a cessé pas d'allumer tout dans une lumière chaude. Les cieux pendant dix jours ont été bleus comme la robe de la Vierge. Quelle vie de sainteté qui nous force d'abandonner nos instincts humains les plus profonds (...) Ici mon petit a vécu quand il était bébé. Il m'a affreusement manqué depuis que j'arrive en Europe. Je sens les douleurs de femme comme jamais – juste au moment quand Dieu demande (et je demande moi-même) que j'abandonne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

semble qu'il n'y a que Jacques et vous qui compreniez certaines choses. (...)

L'été dernier j'ai connu une terrible épreuve. Durant des années, avant que je rencontre Jake, j'ai aimé quelqu'un en Angleterre. Ce fut la pire torture que j'ai traversée, j'ai été proche du suicide. Je vivais dans la pensée de la mort. Finalement je n'ai plus pu le supporter, et enfin, Dieu m'a donné Jake.

L'été dernier, après une période de neuf ans durant lesquels je n'éprouvais plus rien que du soulagement vis-à-vis de cet homme, je l'ai revu. Je n'avais aucune crainte de le rencontrer, cela était tellement enveloppé en Dieu. Eh bien, je suis tombée à nouveau terriblement amoureuse de lui, comme si tout ce temps ce sentiment avait été endormi en moi. Nous avons tellement en commun ! Humainement, je mourrais de privations – et lui aussi. Alors j'ai eu un long et terrible combat, j'ai passé des heures à Westminster cathedral – et Dieu a gagné le combat. (...)

Rome, 23 mars 1948

Emily, ma filleule bien-aimée, combien j'aime tes lettres ! Je te remercie tout particulièrement de la dernière, pleine de poésie, d'humour, de douleur et de confiance. Je voudrais pouvoir répondre à chacune de tes pages mais je ne suis qu'une pauvre et indigne marraine débordée, noyée sous les devoirs de cette situation romaine où Dieu nous a placés. Il faut remettre mes réponses (mais en ton cœur tu sais bien ce qu'elles sont pour toi) aux jours où nous pourrons de nouveau parler ensemble à loisir et à cœur ouvert. En attendant, continue à m'écrire – je ne voudrais pas tarir le trésor de tes lettres par mes longs silences que je te prie de considérer bénignement car ils ne sont pas

volontaires. Je vois que Dieu invente sans cesse pour toi de nouvelles occasions de renoncement. Je compatis du fond de mon âme et en même temps je rends grâces à Dieu pour toi. Le cher père Couturier était à Rome ces temps-ci. Je lui ai parlé de toi ; il te comprend comme nous le faisons, il t'aime et admire ton courage. Il veut t'écrire.

Je ne puis aujourd'hui que te redire notre amour, t'envoyer nos vœux de Pâques, à toi, à John et Gloria, et au petit être baptisé le 6 mars et dont Jacques est l'heureux parrain. (...)

Mille tendresses de nous trois à notre chère et unique Emily.

Raïssa

Hartford, 4 mai 1948

Ma précieuse Raïssa,

(...) Il y a quatre ans aujourd'hui, le jour de sainte Monique, que j'ai quitté ma maison en Arizona. (...) Dieu m'a plongée dans une telle purgation de ma nature, je me suis si profondément investie afin d'arracher le mal en moi : violence, complaisance envers moi et orgueil – que c'est avec une certaine difficulté que je me souviens de cette période. Maintenant mon cœur est détaché de Jake, je ne pleure plus quand je pense à notre vie et à notre ranch, si précieux fut-il pour moi. Sauf parfois, lorsque je vois un jardin. Je n'ai plus monté un cheval depuis quatre ans. Et je sais que ma vie avec Jake était la plus heureuse que j'ai jamais eue sur la terre.

Saint Jean de la Croix a connu une longue purgation, et pourtant comme il était bon ! Vous pouvez donc imaginer ce qu'a été la purgation de ma propre vie. Et ce n'est pas fini. Il y a seulement deux semaines, pendant trois minutes, j'ai craqué et dit des

choses horribles à mon père. Je lui ai dit que seul Dieu pouvait me faire accepter de vivre avec lui car cette vie je la déteste – oh, que je la déteste ! Mais Dieu me pousse aussi à être de plus en plus bonne avec mon père. J’ai longtemps cru que j’étais bonne pour lui, parce que toute ma vie je lui ai écrit chaque semaine (ce que je détestais faire). Je suis venue d’Europe plusieurs fois pour le voir – ce qui me rendait malade, tellement je crains et déteste mon pays. Vous n’avez aucune idée de la *profonde violence* de *ma haine* pour tout ce qui s’oppose à ma nature. C’est presque insurmontable. (...) Autrefois, quand je venais visiter mon père, j’avais toujours « pitié de lui ». À quoi bon avoir pitié quand on ne donne rien de soi ? Maintenant je lui donne mon âme et je n’ai plus « pitié de lui ». J’ai toujours détesté sa vie, et j’ai mené la vie que je voulais, à ses frais. *J’ai toujours fait exactement ce qui me plaisait – aux frais de mon père ou de Deak* (le père de John). Jamais il ne m’est venu l’esprit que j’étais un monstre. J’étais poète, et je ne vivais que pour cela. J’ai longtemps méprisé mon père, me bornant à être « gentille » avec lui. J’ai mené ma vie selon ma volonté, sans aucun égard pour lui dont les opinions ne comptaient pas pour moi. Je ne l’ai pas blessé parce que je ne lui ai rien dit qui put le blesser. Mais pouvez-vous imaginer ce que c’est de vivre continuellement, jour après jour, avec quelqu’un avec qui aucun échange d’idée n’est possible, intellectuellement, religieusement, temporellement... C’est un enfer – c’est mon purgatoire. La vie de mon père est un monument de droiture. Une vie totalement pure. Dieu, finalement, m’a fait respecter cette vie.

New Rochelle, N.Y. 23 juillet 48

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'il viendrait me prendre le 26 mai; en dépit de vos prières (qu'Il a dit seront exaucées d'une autre manière) et en dépit de toute l'évidence naturelle, et ma santé magnifique, etc. À la fin il y avait tout détail arrangé même pour la messe de Requiem, lettres à tous, testament, livres à tout le monde (j'ai laissé à Jacques mon cher Missel). J'avais des tentations contre cette foi, terriblement ; je les ai vaincues devant le Saint-Sacrement (...) Mon père (le seul obstacle à ma joie) je l'ai mis aux mains de Dieu, comme j'avais fait de Jake il y a cinq ans. (...) Dieu m'a dit que j'aurais la pneumonie.

Je suis tombée malade durant la nuit du 24 mai. Le 26 j'avais une très forte fièvre et pour la première fois j'ai vraiment cru, dans mon cœur – quelle joie, impossible à décrire. J'étais au Ciel. D'une main je tenais mon Rosaire, et de l'autre la photo du Saint Suaire. J'étais au lit, je sentais ma fièvre monter de plus en plus haut et j'ai chanté l'hymne protestant que j'aime tellement et que je chantais en Arizona.

On a fait venir le médecin. Il a dit que je n'avais aucune température. J'ai pensé que c'était une épreuve. Mais à minuit j'ai su que ça n'était pas vrai. Durant presque trois jours j'ai été perdue. Le 26 mai à minuit, en regardant le visage du Christ sur le Saint Suaire, je ne pouvais rien reprocher à Dieu, mais je ne comprenais rien. Voici ce que Dieu a fait alors : Il envoya le père Kenan Carey, un de mes trois prêtres américains préférés (...). J'étais encore au lit (je me sentais brisée, comme après une sérieuse grippe). Il a dit qu'il voulait me voir. Maintenant j'ai un directeur spirituel. Il lit mon *Journal*, le pauvre. (À propos, je voudrais bien lui montrer cette vision de Chartres, et celle du Jugement de mon père – s'il te plaît – si tu pouvais les envoyer, il insiste à voir les Visions.) (...) Tu as été extrêmement gentille de m'écrire. Fais attention à ta santé.

Ton Emily

Bagnoles, 10 août 1949

Oh Emily, ma filleule, mon amie si chère, tu peux imaginer avec quelle joie et quelle compassion nous avons tous les trois lu ta première lettre ! Tu restes avec nous, mais ton plus cher désir a été déçu ! Et tes deux lettres suivantes de quelle douleur et de quel courage elles nous font part ! Quel mystère en tout cela – pour nous incompréhensible mais la volonté de Dieu est toujours adorable, connue ou inconnue de nous. Une grande patience t'est demandée, une patience exceptionnelle. (...) Combien moi aussi j'ai hâte de te voir, ce sera je l'espère dans cinq ou six semaines. Nous espérons arriver à New York vers le 15 septembre. Le *travail* que tu as accepté de faire pour venir en aide à John te laissera-t-il la liberté de venir passer quelques jours à New York ? Comme cette grande douleur qui te vient de Dieu te rapproche de Bloy ! Comme elle te rend apte à le comprendre, et ses angoisses et sa grandeur. Que sa chère âme vienne à ton aide ; si Dieu lui permet de te connaître du haut du Ciel, comme il doit t'aimer et prier pour toi ! Il doit être agréable à Dieu que nous le priions au nom de son pauvre et douloureux serviteur.

Est-ce que ton travail te laisse le temps de rassembler tes poèmes, de les mettre en ordre ? Je le voudrais tellement.

Je t'écris de Bagnoles, ville d'eaux où le médecin m'a finalement envoyée pour me soigner et prendre un repos nécessaire que je n'ai pas trouvé ailleurs depuis que nous sommes en France. Véra est avec moi (nous sommes ici depuis le 10 juin) et Jacques est à l'*Eau Vive* où il fait un cours de

philosophie (comme en mai et juin). À ce cours assistent des étudiants de diverses nationalités et de diverses religions. Il y a là aussi des professeurs, des religieux, des inconnus et des amis. Nous parlerons de tout cela à New York ou à Princeton. Jacques a reçu en France un accueil merveilleux, et sa présence et son enseignement font beaucoup de bien. Mais il n'aura eu jusqu'à présent qu'une dizaine de jours de repos après une année de lourd travail et devant une année qui ne s'annonce pas être plus légère. Mais cela, c'est la vie ordinaire des serviteurs de Dieu. J'ai beaucoup de peine de la situation difficile de John. A-t-il pensé à s'adresser à notre ami Godfrey Schmidt ? Et que devient son roman ?

Si tu m'écris encore avant notre retour, c'est à l'*Eau Vive*, Soisy-sur-Seine, Seine-et-Oise. Je t'embrasse de tout mon cœur, je te chéris plus que jamais. Toute la tendresse de ta petite marraine et de Véra qui t'aime tant.

Raïssa

1^{er} septembre 1949

Emily très chère,

Nous pensons à vous, nous sommes avec vous de tout notre cœur. Je me sens poussé à vous écrire ceci :

- 1) Dieu vous aime plus que jamais. Cette grande épreuve qu'il vous a envoyée, c'est pour vous apprendre à marcher les yeux fermés et pour vous brûler tout entière dans le feu de son amour.
- 2) Ne détruisez pas vos journaux et vos papiers. Ils sont le témoignage de votre marche vers Dieu, ils sont des morceaux vivants de votre âme et de votre chair.
- 3) Vous n'avez pas été dans l'illusion. Mais vous n'avez pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

confiance et qui lui est bon. Dieu est capable de te garder dans ces conditions aussi. Je crois que ce que tu désires peut vivre dans la pureté et dans une paix essentielle, bien que cette paix puisse être accidentellement troublée. Dieu a fait notre cœur capable de beaucoup de souffrance – aussi a-t-il pitié de nous d'une manière à nous souvent invisible, en tout cas en ne se lassant pas de pardonner, de purifier et de sauver.

Celui qui est l'occasion de la terrible épreuve où tu te débats, est-il digne de connaître le tout de ton âme, de ta vie ? Dans ce cas lui-même pourrait être pour toi un secours. Parce que tenir en soi seule de si grandes souffrances peut augmenter le trouble moral et détruire l'équilibre physique. C'est beaucoup de pouvoir les faire connaître à un être qui en est digne. Va donc ton chemin aussi doucement que tu peux avec cette parole de Jésus qu'« à chaque jour suffit sa peine ». Avec une très humble estimation de soi-même, et dans cette sorte d'épreuve l'humilité grandit, ce qui est un gain considérable. La confession fréquente rafraîchit l'âme, non parce qu'on a des fautes graves à confesser, mais parce que nous faisons appel à Jésus plus souvent de cette manière et que c'est un moyen de lui témoigner le profond désir que nous avons de ne jamais nous séparer de lui. Tout cela peut être un moyen voulu de Dieu pour te faire faire un progrès intérieur considérable. Il ne faut plus penser ni à la mort ni à la vie. Notre vie est une mort quotidienne. Et c'est la mort que nous avons à vivre chaque jour. Mais la vie éternelle est à ce prix – et elle viendra, elle viendra ! (...) Nous nous verrons bientôt, je l'espère. Je te propose le dimanche 12 mars, à 14 heures. Tu pourras habiter chez nous, en l'absence de Jacques une chambre est libre. Il sera absent deux ou trois jours.

Ce que tu m'écris de mes poèmes me bouleverse. Tu les comprends de l'intérieur, et tu en vérifies la vérité. Tu es aussi extraordinairement sensible au langage français. Je remercie

Dieu pour m'avoir donné la filleule que tu es. Et je lui demande de te laisser respirer un peu, d'avoir pitié de notre cœur humain. Mille tendresses de ta marraine,

Raïssa

Hartford, le 14 mars 1950

Ma petite marraine souffrante,

Je t'aime ! Je t'aime plus que jamais ! Quand je te vois comme ça, dans ta vraie condition de victime, je vois le Christ, et tous les saints depuis la Pentecôte qui l'ont aidé à porter sa Croix. Ma très chère ! Je sais trop bien que quand on est « dans la roue » (de sainte Catherine) on ne voit que la souffrance. Surtout qu'on ne se sent pas digne de ce pour lequel Il nous a choisis, même on ne se rend plus compte qu'on a été choisi. Et Véra, qui est ta mère, ne peut pas y penser non plus ; elle en est trop désolée.

Dieu m'a permis pour la première fois réellement de pénétrer dans ta vie. Tu ne pourrais pas écrire ces poèmes sans le savoir divin qui te vient maintenant. Ta petite figure torturée c'est comme Lui, le Vendredi-Saint et la nuit avant. Oh quel honneur et privilège il nous accorde, Raïssa – à toi et à Véra, à Jacques et à moi – de vraiment être avec lui *parce que nous sommes si sensibles à toutes sortes, de douleurs dans cette vie*. Imagine-toi ce qu'Il a souffert spirituellement à chaque instant sur terre. *Dieu – dans cette chair*. Toi et Véra et Jacques et moi, nous en pouvons avoir une pâle idée.

Je crois qu'Il m'a envoyée pour te dire ceci. Comme toi tu m'as soulagée dans ma douleur extrême d'une autre sorte, moi je te dis qu'il faut *s'enficher* (sic) totalement des lettres pas écrites,

des choses pas faites, même de ton livre. Car ma chérie tu fais en ce moment la plus grande chose de tout.

Ta crème des filleules,

Emily

Princeton, 2 juin 1950

Emily, ma très chère filleule,

Je puis enfin t'écrire ces quelques lignes – tu vois que je vais mieux mais ce n'est pas encore la guérison. J'ai toujours mal à la main gauche et ne peux m'en servir que très peu et difficilement. Le progrès dans la régénération des tissus brûlés se fait très lentement. Le médecin nous autorise à partir pour la France le 10 juin, et les préparatifs en ces derniers jours sont bien lourds et nous prennent tout le temps. Nous avons été navrés de savoir que ton cher père a encore été malade et que la souffrance ne te quitte pas. Emily, chère crème des filleules, ne te tourmente pas avec les grâces particulières que tu reçois ; tu n'as qu'à accepter et recevoir, sans porter ton regard sur toi-même. Jette tout cela en Dieu avec tout le reste ; ce qui importe, c'est lui, et son Amour. Et là rien ni personne ne peut troubler ta paix.

Je suis triste de partir sans t'avoir revue, mais je ne dispose plus d'une minute de liberté. J'espère que nous pourrons nous voir longuement à notre retour en septembre, après le 15 probablement.

Prie pour nous ma chérie. Jacques et Véra ont été bien éprouvés par ma longue maladie – au moins autant que moi-même (...)

De Jacques et de Véra et de ta petite marraine mille vœux et tendresses. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les pages de Claudel sur l'Église (moi qui suis déjà convaincue) et cela m'inspire ! Alors, ces lettres n'étaient pas pour Gide. (...) La photo de Claudel, c'est d'un fonctionnaire pompeux, pur et simple. Mais je sais qu'il est beaucoup plus. Il ne m'est pas sympathique du tout. Je sais que c'est possible que le rédacteur de ce volume a choisi cette photo exprès, car il montre (...) une adoration pour Gide. (...) Écrivez-moi de ces deux personnes, je vous en prie. *Écrivez-moi du fond de votre intelligence, expérience et originalité.* Le sujet est très très compliqué, il s'agit du diable et comment Dieu a permis que certains soient nés remplis de lui (de la malice, de l'orgueil diabolique) et d'autres aussi doués, aussi orgueilleux – car d'être écrivain, c'est d'être né en orgueil – Il a créés plus libres. (...)

John m'a beaucoup parlé de vous. Comme il vous aime ! Il n'aime personne d'autre sauf Gloria, et moi, et ses enfants. Ah, mes parrains, que vous savez comprendre les gens ! Je voudrais pouvoir être comme vous, car c'est être comme le Christ. Écrivez-moi, écrivez-moi !

Emily

North Granby, Connecticut
9 octobre 1951

Ma chère petite Raïssa,

Comment vas-tu ? Comment va Jacques ? J'espère de tout mon cœur qu'il ne se fatigue pas avec ces conférences qu'il doit donner. Mon petit John a fait une neuvaine de vingt-sept jours, et ensuite une autre de Thanksgiving (de vingt-sept jours en plus) pour Jacques, pour que Dieu permette qu'il ne doive pas continuer avec cela. Est-ce Dieu lui a été bon ? Je l'espère.

(...) Moi j'ai eu la pneumonie ! La vraie – de la vieille mode. Mais Dieu a permis que la pénicilline me guérisse. En même temps il a permis (aussi) que j'aie une infection rénale dont on ne sait pas encore la fin. Je t'assure qu'il n'y a pas pour moi de combat si dur que d'être près de la mort – et de rester vivante. Mon père a été très bien pendant ma maladie. Avant de tomber malade, j'ai écrit une pièce en cinq actes (trente-deux scènes) intitulée *Adam et Ève*. J'ai écrit aussi deux poèmes que je veux t'envoyer. (...)

Je continue ma lecture de saint Thomas. J'ai terminé le volume IV. Je ne peux pas t'exprimer combien saint Thomas me fait calme.

Raïssa, cette pneumonie m'est venue que je m'asseyais dans l'église une après-midi chaude. Pas de raison naturelle.

Je voudrais tellement vous revoir. J'ai fait tout mon possible – et mon père aussi – de trouver quelqu'un qui pourrait rester ici pendant que je prenne une petite vacance. Dieu semble ne pas le vouloir, ce que j'accepte. (...)

Je t'envoie un petit livre anglais qui me semble d'être l'œuvre mystique la plus importante de nos jours. C'était écrit par un ami de Hopkins, Coventry Patmore, poète anglais. Il était épuisé depuis longtemps, et je mourais d'envie de le lire. Il vient d'être réédité. Je veux que tu le connaisses, il décrit tout ce que j'ai connu et senti depuis octobre 1947. (...) Lis ce petit livre, mon petit, de temps en temps. C'est un document mystique original, unique. C. Patmore n'était pas un saint, malheureusement. Mais un poète, parfois, qui aime Dieu bien, peut savoir des choses inconnues. (...)

Raïssa, j'ai eu des intuitions très fortes, depuis longtemps, qui sont toutes confirmées par saint Thomas. En ce moment je suis très sèche. Tu sais combien cela est pénible. Mais c'est nécessaire. (...)

Ton Emily

Le 31 octobre 1951

Mes petits,

Merci bien pour ta douce *letter*¹⁶, Raïssa, tant comme toi. Je ne te dirai rien des détails de la mort de mon père en ce moment. Il est mort dans la nuit, au lit. Je dois écrire à tous ses parents. Gloria l'a trouvé ; John était à la messe et moi à l'hôpital. (...) C'était un gros choc, parce que j'étais tant habituée qu'il soit malade, et qu'il ne se (illisible). Je vous dirai de tout quand je vous reverrai. Ce que je voudrais dire maintenant, c'est te remercier Raïssa pour tes mots si touchants et si vrais. Mon père était vraiment ce que tu dis. C'était une âme pure. Pendant les six mois passés il avait la peur (que mon oncle lui a mise dans la tête, et peut-être aussi moi) que j'aurais une dépression nerveuse. Je dois reconnaître que sans l'Eucharistie, ce serait arrivé. Le spectacle constant de ses souffrances ainsi que la vie ordinaire entre nous, qui est devenue de plus en plus difficile pour moi, m'a rendue parfois folle, presque. Presque ! Le pauvre petit ! Depuis sa mort, il m'est revenu comme dans ma jeunesse – et la sienne. Il était devenu saint pour ne pas me déranger. Je t'en parlerai.

John a été épatant, pendant tout. Il ne me semble pas possible que mon père est passé de cette vie à Dieu. J'en suis étourdie.

Les enfants sont tous avec moi. Gloria était très fatiguée, et le choc terrible de le trouver mort, toute seule, l'a accablée.

Quant à moi, il y avait trois choses humaines dont j'avais soif : voir mes parrains, voir mes petits, et prendre une longue retraite. Maintenant, je vous demande ce que vous voulez – ce qui vous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

me demande comment j'ai pu mériter que toi et Raïssa vous vous occupiez de moi. Je trouve ce livre (surtout ta lettre à toi) un des plus grands que l'homme n'a jamais écrits. Il y a longtemps je n'aimais pas Jésus, parce qu'il n'a rien dit de l'art ni de l'artiste ! J'ai une pitié qui grandit de jour en jour pour Cocteau. Alors (Jésus) m'a donné comme parrain son Ambassadeur Jacques, qui me dirait ce que Jésus n'a pas, à son époque, considéré comme nécessaire. Comme je t'ai dit avant, les mots : « De tous les chefs- d'œuvre du monde on ne peut tirer un mouvement de charité », ont agi sur moi, en 1941, comme une espèce de conversion. Je peux dire qu'ils étaient décisifs. L'année suivante, j'étais convertie. (...)

J'ai découvert il n'y a pas longtemps qu'on n'est pas obligé d'avoir un prêtre comme directeur spirituel. Je l'ignorais. J'ai souvent dit que Raïssa et toi étiez mes véritables directeurs spirituels, et en disant ça, je me croyais hérétique ! Maintenant je me rends compte que vous l'avez vraiment été. Je vous le demande donc, seriez-vous d'accord de continuer ? Si j'avais su, jamais je n'en aurais eu d'autres. Raïssa et Jacques, je vous donne maintenant l'obéissance que j'avais donnée à mon directeur spirituel.

Ton Emily

Princeton, 10 décembre 52.

Ma très chère Emily,

Pardonne-nous de n'avoir pas écrit plus tôt. Raïssa a souffert d'une terrible fatigue durant plusieurs semaines, elle commence seulement à aller mieux. Mon travail m'a contraint à me rendre à San Francisco, et ce soir je m'envole pour Toronto.

Ta lettre nous a émus au fond du cœur. Tu sais combien nous t'aimons et nous savons un peu combien Dieu t'aime. Direction spirituelle ? Entre toi et nous les choses sont sur un autre plan, celui de l'amour et de la liberté. Nous te disons toujours ce que nous pensons et tu agis selon ta conscience. (...) Aucune obligation dans aucun sens ne s'impose à toi, tu n'as à choisir qu'entre des choses qui sont toutes bonnes. En suivant ton inspiration quant à l'endroit où tu habiteras tu risques peut-être de grandes désillusions, mais tu ne risques pas de faire quoi que ce soit de mal.

Chère Emily, ton poème nous émeut aussi jusqu'au fond du cœur. Je me demande si cela n'est pas dû à la profondeur et la vérité et la déchirante réalité de ce que tu exprimes dans ce poème. J'ai le sentiment que son contenu spirituel extrêmement riche nécessiterait d'être davantage transposé, justement à cause de sa richesse même. Mais peut-être suis-je influencé par la poésie française contemporaine ? Quoi qu'il en soit j'admire beaucoup le rythme, l'authenticité, la hardiesse d'expression de sa forme poétique. Je me réjouis de lire tes pièces. À toi toute notre tendresse,

Jacques

Peekskill, New York,
7 mars 1953

Douce Raïssa,

J'ai été étonnée et heureuse d'entendre ta voix. Que vous êtes bons pour nous ! (...) J'ai été étonnée parce que j'avais pensé longtemps, et très intensément à toi hier, dans l'église de Peekskill. Le Saint Sacrement était exposé et j'ai passé quelque

temps. (...) Une ou deux fois par semaine on me laisse pour la journée. Cela me permet de rester aussi longtemps que je veux dans l'église, d'écrire dans les drugstores (ma passion) ; et de visiter la petite bibliothèque. Je voudrais vous revoir, toi et Véra. Je voudrais terriblement revoir mon parrain; il est si longtemps que je ne le vois pas. Combien de temps sera-t-il au Canada ? Vous n'avez que me faire un rendez-vous après son retour – à quelle date vous plairait-il ? (...)

Le roman de John fait progrès jusqu'à la fin. Quel jour de réjouissement (*sic*) pour nous quand il sera retapé et aux mains d'un éditeur. Priez pour ce livre, mes chers. Il est vraiment bon, et John a essayé vraiment de faire la volonté de Dieu pendant les temps qu'il écrivait. Nous sommes très bien. Nous faisons notre possible de mener la vie chrétienne ensemble. À cause de la prière incessante, la messe et la communion tous les jours, un miracle est venu : la vie entre nous trois est possible. Je sais que John a fait des efforts extraordinaires pour être gentil avec moi. Quant à moi, il y a eu des moments quand j'ai voulu partir et vraiment je l'aurais fait il y a quinze ans. Pour vivre avec John pendant qu'il écrit, il faut des agonies de renonciation de soi. Il ne veut jamais causer. S'il n'était pas si intelligent, si intéressant, ce ne serait pas si dur. Mais Dieu veut que je reste ici. (...) Dunstan est à côté de moi en ce moment. Il est beau, comme les Anges du Ciel : petite figure douce, fine et gaie, yeux luisants, énormes. J'aime ces deux enfants. Je ne les ai pas bien connus, avant. Je les soigne beaucoup. Aujourd'hui j'ai persuadé Gloria de passer toute la journée au lit : elle en avait besoin...) Si je vis jusqu'à quatre-vingt-dix ans, j'aurai mon tempérament terrible. Il ne change pas. C'est intéressant – c'est quelque chose que j'ai appris : que le tempérament, la faiblesse ne changent pas. Ce qui change, c'est le pouvoir de s'abandonner, de se fier complètement en Dieu. Lui !... Je n'ai

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tout mon cœur.

Raïa¹⁰

Rye, Sussex, 18 novembre 1954

Mes très chers Jacques et Raïssa,

Je suis reconnaissante envers Dieu pour votre lettre. Je ne voulais surtout pas vous donner l'impression que j'attendais une réponse, sachant ce qu'est votre vie. Mais finalement c'est heureux que vous m'ayez répondu. Car j'étais de plus en plus convaincue que je ne devais pas « quitter » Sylvio. Il me paraissait sans défense pour vivre selon la volonté de Dieu si je n'étais pas à ses côtés.

Je ne sais pas comment je vais faire. Je lui ai lu ta lettre qui l'a beaucoup affecté. Mais je pense que c'est une bonne chose. Cela l'obligera à essayer davantage de plaire à Dieu – ce qui est tout à fait ce que je souhaite.

Il a dit que tu n'avais aucune considération pour sa vie, mais seulement pour la mienne. Il m'a dit que si tu es préoccupé à mon sujet, c'est parce que je t'ai parlé de mes souffrances et de mes tentations, et que peut-être tu imagines que mon âme est en danger.

Mon âme n'est pas en danger. Je n'aurais pas dû te faire penser ainsi. Depuis longtemps il n'y a plus de « danger » d'adultère. Mais ce qui me bouleverse, c'est mon extrême jalousie. Cela montre que je ne considère pas Sylvio comme je devrais. Il faudrait que je pense à lui comme à un fils. Cette sorte d'amour l'aide.

Il comprend ma jalousie et essaie de ne pas la susciter. Je suis si violente, ô mes parrains ! Je suis poète – et américaine !

Cette amitié est la plus étrange que j'aie jamais eue. (...) Il a une profonde foi en Dieu mais ne *peut* pas croire que l'Église catholique soit la seule voie qui mène au Salut pour lui. Je compte sur l'aide de John, qui sait tout sur lui et veut le connaître.

Demain je pars pour Paris. Phyllis m'y a poussée, et Sylvio. Je suis prête à chaque instant à obéir à ces mots : « Nous sommes convaincus qu'*il faut* que ce jeune homme te quitte et suive sa propre voie dans la vie. » Mais Dieu semble montrer qu'il veut que Sylvio m'accompagne à Paris. Nous n'habiterons pas dans la même maison – ce qui certainement nous rapprocherait trop. Je suis terriblement attachée à lui. Ton dictat m'a beaucoup peinée. Mais je l'ai pris comme un message de Dieu à qui j'ai toujours demandé de m'indiquer sa volonté. Sylvio m'aime pour mon sérieux, il veut aussi être sérieux, mais sa part homosexuelle est forte.

Je remercie Dieu de votre amour pour moi. Mes chers bien-aimés, portez-vous bien. Je vous aime, vous aime, vous aime.

Votre Emily

Princeton, 30 décembre 1954

Emily, ma bien chère filleule,

Je viens de recevoir ta lettre de Paris qui nous touche beaucoup¹¹. Raïssa et moi prions pour toi de tout cœur.

Je rends grâce à Dieu que tu aies brisé tes relations avec Sylvio. Je sens dans mon cœur – je *sais* que cela était nécessaire. Puisse-t-il ne pas trouver ton adresse et ne pas revenir vers toi comme un pauvre vampire tirant le sang de ton âme. Plus tu avais de pitié et de tendresse pour lui, plus il était nécessaire de

rompre. Tu lui as parlé des choses de Dieu : s'il veut, c'est à lui maintenant de répondre à la Grâce. Il ne pourra être sauvé qu'en acceptant d'être responsable de lui-même, devant Dieu d'abord, et ensuite parmi les hommes. Il se perdrait en se cramponnant à toi.

Nous sommes ravis que John ait trouvé un appartement. Dis-lui que nous l'aimons quoi qu'il soit vraiment un mufler de ne pas nous écrire. Merci à lui pour les *Express* qu'il nous envoie.

À vous tous notre profonde tendresse,

Jacques

Chapelle de la Vierge
Rue du Bac, Paris
le 14 janvier 1955

Mes chers doux,

Je pense tant à vous, en espérant que Dieu vous donne un peu de réconfort de toutes vos souffrances. (...) J'ai une honte horrible de m'être tellement plainte des souffrances que Dieu a voulues pour moi, ces mois passés. Dans les choses humaines, je suis bête.

(...) Je vous assure que je ne voudrais pas voir Sylvio chaque jour ; seulement un jour par semaine, si c'est la volonté de Dieu. En même temps c'est évident que dans mes cris de malheur (...) je ne vous ai pas signalé que l'amour de Sylvio a été une grande joie pour moi ; il m'a comprise en femme, en poète et en mystique comme je ne suis pas du tout habituée, sauf par vous. Je suis affreusement solitaire dans la vie, sais-tu ? De plus en plus je ne trouve personne qui me comprend, ni qui croie en moi. J'accepte ceci. Mais peut-être vous ne savez pas (peut-être

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les intellectuels anglais sont aussi différents que possible des Français. Ils sont sincères. L'hypocrisie anglaise est pour eux un anathème. Ils sont terriblement profonds dans leurs émotions : c'est une caractéristique anglaise. La preuve – leur poésie. Ce n'est pas pour rien que les poètes anglais à travers les âges sont plus grands que ceux de tous les autres pays ensemble. (...) Il faut y penser. Moi je l'ai vécu. Les Français ont l'intelligence logique. C'est le manque de logique qui a produit la Réforme, ce qui a presque tué l'esprit anglais. Il faut absolument que les artistes anglais deviennent catholiques. C'est une partie de ma vocation. Mais je n'ai pas le tempérament de le faire en personne : C'est *ma vie* – et *mes écrits* qui le feront après ma mort.

En attendant que puis-je faire ? Tu crois que j'aime bien être amoureuse ? C'est une maladie, une frustration, une douleur, une épreuve, une tragédie. Dieu le permet pour m'humilier. J'ai prié de tout mon cœur, il y a six ans, de ne plus jamais tomber amoureuse – ni que personne ne tombe amoureux de moi. À Venise j'ai prié Dieu de ne pas permettre cela à Sylvio et moi. Si Sylvio n'était pas en train de revenir à l'Église, j'aurais quitté Venise aussitôt. *Je ne veux pas cela!* Je suis comme Saint Paul; j'ai demandé – non pas trois fois, mais quarante fois – que cet ange de Satan me quitte. Dieu m'a donné la même réponse qu'à Saint Paul. (...)

Jacques, tu es tombé amoureux de Raïssa quand vous aviez vingt ans. Elle t'a comblé humainement et intellectuellement. Ensemble vous avez découvert Dieu et depuis vous vous êtes aimés « en Dieu ». Vois la différence entre vous et moi. Même si tu n'étais pas catholique tu ne serais pas comme moi : tu es un homme raisonnable, un philosophe. Moi je suis une Américaine, sauvage, folle (je l'ai littéralement été) romantique, déséquilibrée. Le fait que je n'ai pas commis de péché mortel

depuis douze ans est inouï. Je dis tout ceci à cause de ta première lettre qui semble dire « au diable cette femme, elle n'a aucune intention de comprendre... » (...)

(Sylvio) est toujours devant moi – une certaine expression qu'il avait dans ses grands yeux noirs (si innocents et francs), et sa bouche, lorsqu'il me regardait. Il m'a appréciée, comprise en femme, en poète, en chrétienne, en être humain. *Il aimait* que je sois plus âgée que lui (...) Je n'ai pas supporté qu'il aime quelqu'un d'autre. Je suis trop faible, trop égoïste, trop violente. C'est vrai que je dois me tenir à distance des artistes. Si quoi que ce soit de ce genre arrive à Palma, je partirai. (...)

L'année dernière et il y a deux ans, on a publié à Londres deux de mes poésies. Malcolm en a été fou. Sylvio a toujours adoré *Christ in the Eucharist* (...) Après ça, je lui ai lu *Christ's Agony*, Sylvio ne l'avait pas compris. C'est vraiment quelque chose, quand on est poète et qu'on mène une vie comme la mienne (...) que vos deux chefs- d'œuvre religieux soient compris avec tant d'enthousiasme. (...)

Ton Emily

Université de Princeton 3 avril 1956

Chère Emily,

Je suis désolé que ma première lettre t'ait fait de la peine. Pardonne-moi. En réalité je voulais parler fort pour être sûr que tu entendrais. Mais ce que tu as cru voir dans ma lettre n'y était absolument pas, je te supplie de chasser toutes ces fausses imaginations. Je ne suis pas la crème des parrains mais tu es et seras toujours la crème des filleules... Jamais, jamais nous ne serons fatigués de toi, nous t'aimons comme tu es, Américaine

extravagante, poète passionné! Il reste que je *devais* te parler sans ménagement et je continue de te dire : 1) n'évite pas les artistes, et s'ils te parlent de leur âme 2) écoute-les, mais 3) n'entre pas dans leur vie, tiens-toi à l'écart, ne te crois pas missionnée pour les guérir, les convertir et les sauver sinon par la prière et en souffrant pour eux. Même au milieu d'eux tu dois toujours et avant tout *chercher la solitude* – et donner beaucoup de temps à ton travail à toi (nous sommes si heureux que des poèmes de toi aient été publiés à Londres. Et nous voudrions tant que ton roman paraisse.) Il faut beaucoup travailler ton œuvre, *chercher la perfection*.

Quant au besoin d'amour humain qui est dans ta nature, c'est une blessure dont il faut remercier Dieu car dans les souffrances et les épreuves qu'elle te procure, tu apportes à Dieu la preuve que tu l'aimes plus que tout. (...)

Je sais l'amitié qui te lie à Phyllis. Je ne voulais pas te dire de rompre cette amitié mais seulement de ne plus habiter avec Phyllis et de garder ta solitude même vis-à-vis d'elle. Je ne savais pas qu'elle est prête à entrer dans l'Église. Nous sommes heureux avec toi de ce retour à Dieu et rendons grâce que tu l'assistes comme tu le fais.

Où est-il mieux que tu ailles vivre ? Je connais trop mal les circonstances concrètes pour avoir le moindre avis là-dessus. Il se peut que ce soit en Italie, en Angleterre, ou en Amérique que Dieu te veut. Peut-être veut-il que tu habites tantôt un pays, tantôt un autre, je n'en sais rien. Mais ce que je sais c'est que, où que tu sois, tu dois chercher avant tout *la solitude intérieure et la contemplation*.

Donne-moi des nouvelles de ton genou. Je suis trop fatigué pour écrire davantage. Tous trois nous pensons à toi avec une profonde tendresse. Nous t'embrassons très affectueusement,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fraternelle. »

Peux-tu me répondre, ma chère Raïssa. Mais ne le fais pas si tu es malade. Mon amour à vous trois,

Emily

*

Emily était venue à Stanbrook pour y faire une retraite de deux semaines. Elle y resta onze ans.

C'est là où je l'ai rencontrée, pour la première fois, en novembre 1965. Nous arrivions de Londres en voiture, un soir d'automne, après avoir erré dans la campagne étouffée de brouillard à la recherche de l'abbaye. Il était nuit depuis longtemps quand nous avons enfin trouvé la maison d'hôtes, au flanc du monastère.

Emily nous attendait, déjà couchée. Elle occupait une chambre au premier étage de cette maison, dans un grand fouillis de livres et de papiers. Tout était pénombre et silence. De cette première rencontre je ne garde qu'un souvenir morne, tant il est vrai qu'à cette époque je vivais à la surface de moi-même et j'étais bien incapable de voir, dans cette belle-mère, autre chose qu'une vieillarde alitée, peu appétissante. John m'avait parlé d'elle mais peut-être pas comme il aurait fallu. Ils s'aimaient – mais leur passé commun était empoisonné par d'interminables querelles dont l'un et l'autre avaient souffert. Il m'avait peu parlé de sa conversion. Ce que je savais d'elle concernait surtout sa vie amoureuse dissipée, que John semblait admirer plus qu'il ne la déplorait. « Il faut comprendre que c'était une femme pleine d'énergie et de vitalité », répétait-il sans cesse pour l'excuser. J'étais issue d'un milieu bourgeois et convenable où

une existence comme celle d'Emily était très mal vue. Cet état d'esprit m'avait contaminée : le passé sentimental orageux de ma toute nouvelle belle-mère ne m'inspirait rien de bon. De sa conversion je savais peu de chose et je ne posais aucune question. Quelle incuriosité, quelle indifférence !

Depuis cette première entrevue en automne 1965 et sa mort neuf ans plus tard, je l'ai revue par intermittence. Nos voyages en Angle-terre, chaque année. Son séjour à Paris, en 1966, lorsqu'elle revit Jacques Maritain chez nous pour la dernière fois. Et puis, en 1968, nous l'accompagnâmes à Southampton où elle prit un paquebot pour retourner dans son pays. L'année suivante je la revis, durant notre séjour aux États-Unis, alors qu'elle vivait au Catholic Worker Farm, à Tivoli, dans l'État de New York.

Mais bien sûr dès le début nous nous sommes beaucoup écrit. J'ai appris à l'aimer, je lui racontais tout de notre vie à Paris, je lui parlais de son fils, puis de son petit-fils Thomas. Mais malgré notre familiarité et notre confiance réciproque, je n'avais qu'une idée fort vague de qui elle était vraiment.

Je l'ai compris à l'occasion de ce livre. En lisant ses lettres à Jacques et Raïssa Maritain, mes yeux se sont ouverts sur l'étonnante person-nalité qui fut la sienne. Sur son intelligence aiguë, sa bonté – et surtout l'intensité de sa foi et de son amour pour le Christ. Ce qu'elle a souffert, ce qu'elle a supporté pour le Christ est inimaginable. Les notices biographiques la concernant ignorent tout de cette réalité. Sur sa maladie mentale, ses relations avec les artistes et intellectuels de son époque, ses innombrables amants, on s'est penché avec délectation. On a justement célébré ses écrits, en particulier son *Journal* (qui fut comparé à celui de Virginia Woolf) mais le survol de sa biographie s'achève le plus souvent par ces mots : « Elle se convertit au catholicisme en 1943 », comme s'il s'agissait de la

date de sa mort. Après ? Fini ! Elle n'intéresse plus. Il faut reconnaître que ses trente dernières années n'ont rien d'affriolant. Sans le savoir, ses biographes n'ont pas entièrement tort : Emily est morte au « monde », à ce petit monde vain et absurde où ils continuent de s'agiter.

*

En juillet 1957, Emily vient donc à Stanbrook. C'est une belle abbaye bénédictine, en pleine campagne anglaise. Emily a besoin de solitude après six mois passés en Espagne auprès de son fils. Durant ces derniers mois, elle a assisté avec un chagrin immense à la désunion de John et Gloria après dix ans de mariage, et deux enfants dont Emily est très proche. C'est une épreuve de taille. Pendant plusieurs mois elle n'en dit rien à Jacques et à Raïssa, John lui ayant fait jurer d'être discrète.

Bien que je ne sois pas la mieux placée pour parler de ces choses, je veux néanmoins mentionner ce que les lettres aux Maritain ne disent pas, et qui m'a été raconté par John. En dépit de tous leurs efforts, il est certain que depuis quelques semestres ce mariage battait de l'aile. Mais durant cette année 1956, à Madrid, un petit événement eut d'immenses conséquences.

À l'époque, John était un grand fumeur. Or, un soir où il se trouvait avec Gloria dans un cinéma qui donnait des films américains en version originale, il manquait cruellement d'une cigarette. À l'entracte, il vit une ravissante fumeuse mais s'abstint de s'adresser à elle, craignant que sa femme ne fût jalouse. Il vit alors un homme seul, d'âge mûr, qu'il aborda et qui lui offrit aussitôt la cigarette tant désirée. Cet homme était Terence McBreen, un ancien officier britannique de quinze ans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Durant toutes les années où les Maritain fréquentèrent Emily, il est souvent arrivé que cette dernière reçoive des confidences de Véra. Dans ses *Souvenirs*, Emily évoque l'enthousiasme de Véra pour les voyages transatlantiques que Jacques, Raïssa et elle effectuaient au moins deux fois par an sur le *United States* pour venir en Europe. Ils voyageaient en première classe, et c'était un vrai bonheur pour Véra : elle aimait sa jolie petite cabine, ne souffrait pas du mal de mer, n'hésitait pas à se promener sur le pont par gros temps. Ces six jours sur un luxueux paquebot représentaient pour elle de vraies vacances, sans responsabilité, sans obligations, dans une liberté totale. Alors, les yeux brillants, et avec une intonation gourmande dans la voix, elle répétait à Emily : « J'aime trop le bateau !... » comme s'il s'agissait d'une faiblesse à peine avouable.

Les *Souvenirs* rapportent aussi quelques détails sur les différentes domestiques, ou femmes de ménage, des Maritain, presque toujours des Noires. L'une d'elles avait pris l'habitude, lorsqu'elle souhaitait parler à Jacques, d'attirer son attention par un « Pssst ! » énergique... De grands malentendus opposaient régulièrement Véra et les servantes qui, parfois, avaient des idées très arrêtées sur ce qu'elles voulaient faire et qui se heurtaient à la volonté de Véra. Certaines se comportaient en véritables dictateurs.

*

De tout temps, les Maritain ont été extrêmement discrets sur tout ce qui touchait à leur vie privée, en particulier à leurs maladies. Pour les gripes et les rhumes, passe encore. Mais les maladies graves étaient un sujet tabou. La politesse pour autrui et une forme très marquée d'élégance les dissuadaient de se

confier plus qu'il n'est nécessaire. L'époque y est bien sûr pour quelque chose. On ne guérissait pas d'un cancer comme aujourd'hui.

Au printemps 1956 Véra eut une crise cardiaque qui fut attribuée à la peur qu'elle avait ressentie, quelques mois plus tôt, à Paris, lorsque Raïssa avait été (sans aucune conséquence grave) renversée par une moto près du Bon Marché. Mais, en décembre de la même année, un cancer du sein fut détecté chez Véra. Durant trois ans elle subit avec courage les traitements en vigueur à l'époque, nettement moins performants qu'aujourd'hui et, après avoir beaucoup souffert, elle s'éteignit dans sa chambre, à Princeton, entourée de Raïssa et de Jacques, le dernier jour de l'année 1959.

C'est au cours de ces trois ans que la correspondance avec Emily s'est singulièrement raréfiée. Celle-ci est inquiète : plus d'une fois elle demande à Jacques de lui dire ce qui ne va pas. En vain. Rien ne lui est dit de la maladie de Véra, laquelle fut cachée sans doute à tous les amis – sauf aux très intimes comme les Grunelius.

Avec la mort de Véra, la santé de Raïssa s'affaiblit encore. Durant cinquante ans ils avaient vécu tous les trois, unis par une affection hors du commun. Pour Jacques et Raïssa, Véra était une protection, un ange gardien. Elle était la plus jeune et elle est partie la première, laissant les deux autres seuls et désemparés.

*

Pourtant il fallait vivre, et continuer sans Véra. Les six premiers mois de l'année 1960 furent pour Jacques et Raïssa une période douloureuse. Mais chacun avait son travail, ses

écrits. Quand Véra est partie, Emily vivait à Stanbrook : eut-elle été à Hartford, elle se serait précipitée à Princeton pour aider ses parrains. Mais elle avait vieilli prématurément, sa santé n'était plus aussi éclatante.

En juin 1960, les Maritain décidèrent de venir pour l'été en Europe, ils s'embarquèrent le 30 juin, arrivèrent au Havre six jours plus tard. Eut-il été plus prudent de rester aux États-Unis et de passer les mois chauds à East Hampton ? Rien n'est moins sûr. Déjà précaire, la santé de Raïssa était encore fragilisée par la mort de sa sœur. Toutefois, la traversée de l'Atlantique, dans d'excellentes conditions, n'était pas spécialement éprouvante.

Les Maritain arrivèrent donc à Paris début juillet, et se rendirent aussitôt à l'hôtel de Bourgogne, place du Palais-Bourbon.

Et c'est là, à l'instant même où ils entraient dans leur chambre, que Raïssa s'affaissa, victime d'un accident vasculaire cérébral. Transportée quelques jours plus tard dans l'appartement de leurs amis Grunelius, rue de Varenne, elle survécut quatre mois, pleinement consciente, et mourut le 4 novembre.

Une communication défailante – de Jacques à John (qui habitait Paris) et de John à sa mère, en plus d'un télégramme de Jacques qui n'arriva jamais en Angleterre – ne permit pas à Emily de savoir l'accident survenu à Raïssa ni de suivre l'évolution de son état. Les lettres d'Emily à Jacques attestent l'incertitude où elle se trouve. Il faudra attendre l'été 1961 pour que Jacques, émergeant des premiers mois de son deuil, reprenne contact avec sa filleule. C'est alors que débutera entre eux la longue et intense correspondance qui couvrira une décennie et fera l'objet de la dernière partie de cet essai.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Très cher Jacques,

Mille mercis pour ces huit exemplaires du petit livre de Raïssa *Notes sur le Pater*. Je les ai envoyés à des gens que j'aime et qui aiment Raïssa, et je sais qu'ils méditeront ce qu'elle a écrit. Il est important que ce livre soit lu par des personnes qui le comprendront et le feront connaître. (...)

Oh mon cher Jacques ! Dieu t'a vraiment montré son amour immense et spécial dans tout ce qui t'est arrivé. (...)

Ton Emily

Toulouse, 18 février 1962

Emily, ma très aimée,

Merci de ta chère lettre. Je n'écris que quelques mots parce que je suis à peine rétabli d'une deuxième grippe, et encore terriblement fatigué.

La manière dont tu me parles de Raïssa me fait du bien. Comme elle aimait t'appeler « la Crème des filleules » ! Oui, tu as raison, son pouvoir est désormais immense, j'en ai bien des preuves. Tu m'écris : c'est toujours le visage de Raïssa qui me vient quand j'essaie d'imaginer la Mère de Dieu. Sais-tu que le Père Lamy (le curé de la Courneuve qui voyait Jésus et Marie) disait que Raïssa avait une étonnante ressemblance avec la Sainte Vierge telle que celle-ci lui apparaissait ? Chère Emily, je n'ai plus d'exemplaires disponibles de l'édition hors commerce. Mais ces *Notes sur le Pater* vont paraître au printemps chez Desclée De Brouwer. Veux-tu m'écrire un mot après Pâques pour me rappeler ce que ma mauvaise mémoire risque d'oublier ? Je te ferai envoyer six exemplaires.

Prie pour moi. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Jacques

Stanbrook 13 mars 1962

Très cher Jacques,

Merci de ta gentille lettre. Je suis si heureuse que tu aies aimé ce que je t'ai dit de Raïssa, que cela t'ait « fait du bien ». (...)

Tous ceux qui lisent ces *Notes sur le Pater* sont frappés de la profondeur, la simplicité, l'acuité de notre Raïssa. C'était une grande sainte, et mystique. Veux-tu que je commence à prier pour que Rome s'en rende compte ?

Connais-tu un livre exécrationnel sur Bloy, par le Père Jean Steinmann ? Je viens de le lire. Pourquoi des gens comme ça écrivent sur Bloy ? Il le déteste. Mais il est très naïf - il croit l'aimer... Dame Marcella me dit qu'un livre de Steinmann sur Notre Seigneur a été mis à l'Index ! Bravo ! Il déteste le mysticisme. Je crois qu'il faudra des années avant que le monde chrétien comprenne une âme aussi étrange que celle de Bloy. Il donne l'apparence de vouloir constamment se venger, de chérir la haine. Mais je ne le crois pas. (...)

Pauvre John ! Je sais que tu pries pour lui et que Raïssa le guide, lui aussi. Il est un peu fou -comme nous tous (mais pas toi).

Très cher Jacques, l'influence de Raïssa se répandra de plus en plus. Tous ceux qui la rencontrent dans son œuvre l'aiment. *Les Grandes Amitiés* deviendra un classique. Je connais une anglaise qui vient de le lire. Elle prie Raïssa tous les jours.

Veux-tu que je commence quelque petite chose ? Je suis certaine qu'on peut obtenir des miracles, si Dieu est prêt. Être son mari

ne signifie pas que tu n'es pas objectif.

Avec toute mon affection,

Emily

Toulouse, 20 mars 1962

Emily, ma bien-aimée filleule,

Ta lettre m'a été bien douce. Je suis heureux des lettres que tu as reçues pour *Notes sur le Pater*. L'action des livres de Raïssa, en particulier des *Grandes Amitiés* se poursuit d'une manière extraordinaire. Combien de témoignages je reçois de lecteurs inconnus ! T'ai-je dit qu'on vient d'éditer les *Grandes Amitiés* en édition de poche ?

Je crois comme toi que Raïssa a un grand pouvoir sur les âmes et que ce pouvoir se manifeste de plus en plus. Il faut la prier beaucoup pour qu'elle nous guide et guide ceux qui l'invoquent. Emily très chère, il ne faut pas prier pour que Rome « pense à elle », ou pour demander des miracles et des signes. Non, pas ça ! Mais il faut prier pour qu'elle et Véra agissent *au plus profond des âmes* pour que leur sainteté soit connue *de leurs amis*.

Je veux te dire un secret : je fais imprimer, hors commerce, à un nombre très limité d'exemplaires, un livre que j'ai intitulé *Journal de Raïssa* et qui est fait de notes et fragments (écrits pour elle seule et pour Dieu) que j'ai pu réunir après un premier examen de ses papiers. *Ce livre m'est plus cher que la prunelle de l'œil*. Je crois que plus tard il atteindra une certaine catégorie d'âmes, les âmes qui se posent certaines questions, un peu comme le livre de Thérèse de Lisieux a atteint des multitudes d'âmes. Pour le moment je ne le distribuerai qu'à quelques amis.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Kolbsheim,
16 juillet 1962

Bien chère Emily,

Quelle joie de te revoir bientôt !

Ta lettre vient seulement de m'arriver, le retard est dû sans doute aux fêtes du 14 juillet. (...)

Je t'écrirai de nouveau demain. (...) De ton côté préviens-moi dès que tu auras fixé le jour et que tu sauras à quelle heure tu arrives à l'aéroport ou à la gare de Strasbourg. Kolbsheim est à quinze kilomètres, on ira te chercher en voiture, c'est très facile. Inutile d'écrire à Antoinette. Tu sais qu'elle et son mari sont comme toi des filleuls de Raïssa infiniment chers.

Je t'embrasse de tout mon cœur,

Jacques

Ne manque pas, ma chérie, de me dire, dès que tu le sauras, à *quelle heure* tu dois arriver. Antoinette – ou son mari – viendra te chercher en voiture. Je te conseille de porter à la main un mouchoir déplié, ça aidera à te reconnaître. (Moi je ne suis pas sûr de pouvoir aller avec eux, cela dépendra de l'état de mon cœur.)

À bientôt ! Je t'embrasse encore une fois avec une profonde tendresse. Les Grunelius te disent leurs meilleures pensées.

Kolbsheim, 19 juillet

Ma bien-aimée Emily,

Juste un mot pour ne pas rater le courrier. La combinaison Londres-Bâle et Bâle-Strasbourg *est excellente*, je regrette que

nous n'y ayons pas pensé! Alexandre (ou Antoinette) t'attendra le 1^{er} août à la gare de Strasbourg à 19 h45. On ne sera pas sur le quai mais à la sortie de la gare. À bientôt ! Je t'embrasse de tout mon cœur.

Jacques

Oui, nous venons de regarder l'indicateur : il y a bien un train partant de Bâle à 17 h 50 et arrivant à Strasbourg à 19 h45. On t'attendra comme convenu et on fera bien attention au mouchoir déplié ! À bientôt, ma filleule très aimée.

Stanbrook, 26 juillet 1962

Merci tant, cher petit parrain, pour ton mot. Je viendrai. (...) Je me réjouis énormément de te voir. (...) Je lirai les poèmes de Raïssa dans l'avion. À bientôt ! J'arrive à Strasbourg, à la gare, à 19 h15, le 1^{er} août, en portant un petit mouchoir déplié, français, avec des choses colorées.

Ton Emily

*

En cette année 1962 où Jacques et elle se revoient, Emily a soixante-trois ans. Elle vit seule, dans des conditions quasi monacales, dans la maison d'hôtes de l'abbaye bénédictine de Stanbrook, au sud de l'Angleterre. Elle y est heureuse, elle semble avoir trouvé un genre de vie qui répond à ses aspirations de poète et de mystique.

Considérons le chemin parcouru par elle depuis sa lettre

d'août 1942 aux Maritain. À travers toutes les péripéties qui jalonnèrent sa vie depuis cet appel au secours, l'amour de Jacques et de Raïssa pour elle ne s'est jamais démenti. Le baptême d'Emily ; son départ d'Arizona ; les années à Hartford jusqu'à la mort du père ; l'essai de vie au sein du Catholic Worker Movement ; le départ pour l'Europe et l'installation en Angleterre enfin la vie à Stanbrook au flanc de l'abbaye – tous ces grands mouvements de la vie d'Emily furent accompagnés par l'amour des Maritain pour elle. Et quel amour, quelle relation unique et profonde !

Personne jamais n'aurait pu prédire que Raïssa et Emily s'entendraient à ce point. Il fallait beaucoup d'intelligence à l'une comme à l'autre pour se maintenir toujours au cœur de leur relation sans se laisser détourner par les très humaines fluctuations psychologiques qui les affectaient, et devant lesquelles Emily était moins préparée et moins forte que Raïssa.

Mais elle revenait de si loin ! Entre les lettres de 1942 et celles de 1962, il y a un monde. Et durant ces vingt ans leur relation s'est développée, solidifiée, approfondie. Quand on songe à ce qu'était la vie des Maritain – leur colossal travail d'écrivains, les cours et les conférences de Jacques, leur vie de prière, leurs nombreux voyages, et pardessus tout les maladies de Raïssa –, on se demande comment ils ont trouvé le temps de poursuivre une correspondance aussi fournie avec cette filleule (fut-elle la crème d'entre elles) qui ne lésinait pas sur la longueur de ses épîtres ni sur l'intérêt des questions qu'elle y abordait.

Bien sûr, ils se sont souvent rencontrés. À New York, dans les premières années ; puis à Princeton où Emily séjourna. Ils se virent à Paris en 1955. Enfin il y eut les huit jours qu'elle passa à Kolbsheim cet été 1962, dont la correspondance nous donne de touchants détails sur l'organisation du voyage. On ignore si

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

déplaçant qu'en autocar ou en stop.

Ces six semaines, Griffin les a racontées en termes bouleversants dans un livre paru en 1961 et qui eut un succès immense : *Black Like Me*. Il y expose les problèmes rencontrés par un Noir pauvre dans les États du sud à cette époque : difficultés et tracasseries sans fin dans tous les domaines, y compris pour les besoins les plus élémentaires d'un être humain : trouver un abri, se procurer de quoi manger, aller aux toilettes. L'auteur décrit aussi le mépris et la haine dont il fit l'objet de la part du petit *people* blanc. Il eut aussi à subir la curiosité à la fois malveillante et envieuse de certains qui se livraient devant lui à d'odieuses supputations sur ses performances sexuelles. Mais il n'oublie pas d'évoquer aussi, parmi la population blanche, ceux qui se montrèrent généreux et fraternels.

Quand Griffin découvrit les écrits de Maritain sur l'antisémitisme, il fut frappé par la ressemblance et la parenté spirituelle entre la haine pour les Noirs et la haine pour les Juifs. C'est alors qu'il prit contact avec Jacques et que naquit leur profonde amitié.

Le succès de son livre fit de Griffin une célébrité dans son pays mais lui valut l'hostilité farouche de ceux qu'il dénonçait. Durant neuf mois, il fut contraint de se réfugier à Mexico avec sa famille, à cause des menaces dont lui, sa femme et même leurs enfants furent l'objet.

Au cours des quinze dernières années de sa vie, alors qu'un diabète s'était déclaré, Griffin s'intéressa de très près à la vie et à l'œuvre de son ami Thomas Merton. Après la mort de ce dernier, électrocuté par un ventilateur défectueux dans un hôtel de Bangkok lors d'une conférence avec le dalaï-lama, Griffin fut chargé par la succession de l'écrivain-trappiste d'écrire sa biographie. Il l'entreprit mais n'eut pas la force de l'achever.

Néanmoins, tout ce que Griffin a pu écrire a été finalement publié en 1983 sous le titre *Follow the Ecstasy, Thomas Merton, The Hermitage Years 1965-1968*.

En 1980, à l'âge de soixante ans, John Howard Griffin mourut de complications dues à son diabète.

*

Stanbrook, 15 nov 1962

Mon doux petit et dur parrain (parce que tendre),
(...) Phyllis et moi venons de lire *Black Like Me*. Elle a demandé à John de nous l'envoyer. Nous sommes absolument bouleversées. Je pense bien que c'est un saint ! (...) Je crois que son livre sera aussi important que les tiens pour l'Amérique.
(...)

Jacques, je te prie de permettre à Stanbrook d'éditer certaines traductions des poésies de Raïssa que Dame Marcella a faites. Je peux te dire que c'est excellent, elle a vraiment compris l'âme de notre chérie. La fidélité à l'origine est ce qu'il y a de plus merveilleux. Dame Marcella a d'ailleurs écrit des poésies, elle est poète. Je la connais depuis longtemps. (...)

Merci d'avoir vu John. Je sais ce que cela a représenté pour lui.

Très affectueusement, ta crème des f.

Stanbrook, 18 novembre 1962

Chéri, intelligent Jacques, mon parrain,

Comment pourrai-je jamais te remercier pour cette belle et élégante chose qui est arrivée pour moi de Princeton ? Et le jour de sainte Gertrude, sainte tellement aimée de Raïssa et de moi ! Et la veille de ton anniversaire ! (Je suis heureuse que tu ne sois plus en Amérique pour tes quatre-vingts ans : on t'aurait tué!) Cette tablette est parfaite, je ne comprends pas comment j'ai pu vivre sans elle jusqu'à présent. J'ai un fauteuil avec des accoudoirs plats : cette tablette lui convient exactement ! J'ai déjà peint dessus, j'ai écrit, tapé à la machine, et maintenant je t'écris dessus. Il n'y a que toi pour avoir eu cette idée, j'en ai été bouleversée et je t'aime, cher Jacques, pour cette tendre pensée. Ce que j'aime, c'est qu'elle est longue, large et solide !
(Plus tard) Dis-moi si tu es tranquille sur la question d'éditer publiquement le *Journal* ; si elle a pu t'inspirer ce qu'il faut laisser et ce qu'il faut omettre.

Ton Emily

Toulouse, 29 novembre 1962

Ma bien-aimée Emily,

Je suis ravi que cette planche envoyée de Princeton te plaise, c'est merveilleux, ça me fait un plaisir fou.

Je n'ai pas pu t'écrire plus tôt parce que, après un voyage excellent, l'adaptation au changement de climat a été difficile (la différence entre le climat français et le climat aux US est extraordinaire). J'ai eu de mauvais jours ; ça va mieux maintenant, je recommence peu à peu à travailler mais il me faut toujours beaucoup de repos, alors comment trouver le temps de travailler, et d'écrire des lettres ?

Oui, après avoir causé longuement avec le père Voillaume (le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

amie vivant dans la campagne anglaise la reçoive chez elle quelques mois... Je ne sais quoi qui l'éloigne de Worcester sans qu'elle vende sa maison. Comme il ne faut pas – à aucun prix ! – que tu quittes l'ermitage.

Qu'elle ne fasse rien de définitif. C'est une période à passer. Pendant cette période, écris-lui de temps en temps (pas souvent !) pour prendre de ses nouvelles et lui dire ta tendresse, sans naturellement parler de religion. Qu'elle sente que tu la comprends.

Et ne t'inquiète pas pour son âme. Une telle crise était nécessaire pour qu'elle se découvre elle-même. Confie-la à Dieu, à Marie, à Raïssa, avec une entière confiance, les yeux fermés ! Pour toi c'est l'épreuve des ténèbres, l'épreuve de la foi vivante et aimante où il faut s'accrocher à Dieu dans la nuit. Tu verras plus tard les merveilleux fruits spirituels d'une telle épreuve.

Pardonne-moi de t'écrire en hâte. Je n'ai absolument plus de temps pour les lettres, car je suis si fatigué et si affaibli que je dois dès à présent préparer tout doucement et très lentement mon départ pour Kolbsheim, ranger mes affaires, etc. Et cela suffit à m'éreinter... J'espère quitter Toulouse avant la mi-juin.

Écris-moi, même si je ne peux pas répondre. Donne-moi de tes nouvelles. Merci d'avoir écrit à Josette.

Je t'embrasse de tout mon cœur,

Jacques

Stanbrook, 11 juillet 1963

Mon parrain,

J'ai maintenant la photo de toi que John Griffin a faite. Jacques,

cette photo me brise le cœur... Il m'a envoyé une lettre tendre et adorable, en m'appelant « Emily » (en réponse à la mienne qui était un peu timide). Je ne sais pas comment il aura le temps de m'écrire mais il insiste qu'il voudrait le faire. (...)

Ton Emily

Stanbrook, 3 septembre 1963

Bien-aimé Jacques,

J'ai voulu t'écrire depuis huit jours pour te remercier du livret de Raïssa que je lis et que je médite. John a été ici et je n'ai pas eu beaucoup de temps pour les lettres. Je ne l'avais pas vu depuis deux ans – trop longtemps. Il est calme, et plus âgé.

Le Poète et son Temps m'impressionne. Chaque mot compte. Elle savait tout.

Ton Emily

Stanbrook, 7 décembre 1963

Jacques,

J'ai passé une journée de joie avec Dorothy Day à Londres, avant qu'elle ne reparte. Je lui ai montré la photo que Griffin a prise de toi, elle s'est écriée qu'elle en veut une copie pour l'avoir au Catholic Worker. À Londres, je suis allée chez Burns & Oats pour dire à l'un des directeurs qu'il faudrait publier en Angleterre *Art and Faith* dans la traduction de John. Il a paru intéressé. (...) À Londres je n'ai fait que hanter les expositions et les galeries d'art. Corot, Modigliani, Klee. Connais-tu

Stanley Spencer ? (...) Je termine *Partir avant le jour* qu'Antonia m'a prêté. Quel livre !
Quel homme !

Ton Emily

Stanbrook, 2 janvier 1964

Mon petit Jacques, parrain et philosophe, aimé de moi l'un comme l'autre, Je t'assure que ton *Amour et Amitié* couvre l'expérience de toute ma vie. Je le lis très doucement, soigneusement, en le méditant. Je n'ose pas le commenter encore. Je ne sais pas de ma propre expérience, ce que c'est, un amour comme celui de toi et Raïssa, l'amour fou humain ; je ne connais qu'un amour vraiment fou, trop humain. Sauf pour Dieu ! Je crois qu'avant de connaître Jésus Christ je ne savais pas ce qu'était l'amour – bien que l'amour ait joué un rôle terrible dans ma vie. Je ne savais pas ce que c'était, de sacrifier tout, d'aban-donner même mes goûts, qualités qui sont inséparables de l'artiste en les cédant pour Dieu. Raïssa comprenait cela... (...)

Quand je te reverrai, je te dirai beaucoup de Stanley Spencer, grand peintre religieux anglais mort en 1959. Peggy Guggenheim et moi avons dîné avec Sir John Rothenstein, directeur de la Tate Gallery ; il a été ravi que j'aime Spencer – c'est lui qui l'a découvert ! (Lui et sa femme sont catholiques !!) J'ai promis à Peggy d'aller la visiter à Venise. Elle a besoin de moi. Je l'aime, la pauvre. J'adore tes écrits, Jacques. Tu es d'une intelligence... et d'une bonté.

Ton Emily

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

faire les investigations qui ne se font nulle autre part. Mes deux chirurgiens sont américains !! (Un est naturalisé anglais.) On ne me laisse pas quitter l'hôpital (il y a une église jésuite à côté), mais l'aumônier catholique m'a vue et il m'apportera la Communion une fois par semaine. (Quel pays !) Tous ceux qui sont ici sont plus malades que moi. (...)

Tu sais qui m'a amenée ici, et qui restera dans un petit hôtel à côté jusqu'à la fin ? Phyllis.

Car c'est presque certain que je serai ici à Noël. Je m'en fiche, et elle s'enfiche (*sic*). (...)

Cher Jacques ! Je pense à toi et à Raïssa. Dieu a voulu que je souffre d'une manière nouvelle : maintenant je souffre de n'avoir ici aucune solitude !

Ton Emily

Toulouse, 24 janvier 1965

Ma bien-aimée Emily,

C'est la maladie qui m'a empêché de t'écrire ces derniers temps. Je sors à peine d'une grosse bronchite qui m'a énormément fatigué et me laisse très affaibli. J'ai eu de tes nouvelles par Antonia. J'ai su que l'opération a admirablement réussi, que tu as été bien soignée, que la tendresse de Phyllis t'a entourée. J'espère que le traitement complémentaire aux rayons X n'a eu aucun effet

secondaire pénible et que tu reprends des forces. Écris-moi un mot quand tu pourras. Je pense à toi de tout mon cœur et je t'embrasse mille fois.

Jacques

Toulouse, le 18 février 1965

Ma chère, chère et bien-aimée Emily,
Quelle joie de savoir que tu vas mieux et que tu vas bientôt retourner à ton ermitage ! Je ne cesse pas de penser à toi de tout mon cœur, ma bien-aimée filleule. Avertis-moi quand tu seras de retour chez toi. Dieu te traite comme ceux qu'il aime le plus tendrement. Il est toujours avec toi. Raïssa aussi. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Jacques

Tu sais que le pape a nommé l'abbé Journet cardinal ! C'est une grande chose, à laquelle je crois que Raïssa a mis la main.

Stanbrook, le 30 mars 1965

Mon très cher et doux Jacques,
Je lis Raïssa tous les jours : je ne lis que quelques lignes par jour, et j'y réfléchis.

(...)

Depuis mon retour j'ai été un peu déprimée, ne comprenant pas pourquoi Dieu m'a sauvé la vie, ni ce qu'il veut de moi (sauf de rester ici, ça, je sais). À la fin j'ai mis tout aux mains d'elle, et j'agis aveuglément. Ma santé va bien.

Comment vas-tu ? Soigne-toi bien, notre Jacques !

Emily

« Notre impuissance, notre néant. » Sans doute je n'ai pas été avant assez consciente de cela. « Et non seulement le recueillement mais tous nos actes peuvent être dits mystiques

(...) lorsqu'ils se font "par l'amour", c'est-à-dire par le Saint Esprit. » Observation très importante.

Stanbrook, 6 juin 1965

Très cher Parrain,

Je pense beaucoup à ce que tu as écrit dans le *Carnet* sur Véra. Dame Marcella, que j'ai vue hier pour la première fois depuis avant l'hôpital, m'a dit qu'elle aussi a été beaucoup touchée de cela.

(...) Pauvre Jacques, j'ai prié saint Joseph pour toi, toutes les nuits pendant un mois, pour que tu dormes. J'espère que tu n'es plus si fatigué.

J'ai vu le père de John (seul, pour la première fois en trente ans), pendant six heures. Il m'a touchée jusqu'aux larmes. (...)

Tout ce que je pense de Raïssa c'est ceci : elle ressemblait tant au Christ.

Ton Emily

Stanbrook, Toussaint 1965

Jacques... je pense à toi. J'ai lu *Requiem for a Nun* de Faulkner, pour la première fois. C'est toi qui m'en as parlé, en me disant que Véra l'aimait, Qu'elle avait raison ! Il est unique dans la littérature.

Oui, je pense à Raïssa tout le temps, elle est avec moi. J'ai toujours des épreuves – et j'en ai peur. Prie pour moi.

De tout mon cœur,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Maritain ». – Après avoir dénoncé les malentendus et les fausses interprétations qui entourèrent la révélation, par Maritain lui-même, de leur vœu définitif dans l'édition hors-commerce du *Journal de Raïssa*, l'auteur étudie en profondeur l'essai de Jacques : *Amour et Amitié*, un texte admirable, dans la droite ligne du *Journal de Raïssa* qui l'a inspiré. Selon René Mougel, là se trouve la clé de lecture du vœu de 1912. « Le vœu de chasteté prononcé par les deux époux (...) liait devant Dieu non pas seulement deux âmes mais deux personnes de chair éprises l'une de l'autre depuis dix ans déjà (...). » Quant au *Journal de Raïssa* : « (Il est) avant tout un témoignage de vie contemplative – c'est bien ainsi qu'il touche tant d'esprits – et cette vie contemplative est l'expérience d'une femme mariée qui s'est vouée à la contemplation non pas en renonçant au mariage, mais en renonçant à l'union qui, dans le mariage, scelle naturellement, cimente et consomme l'union de vie et d'amour des deux époux. Dès lors il n'est pas étonnant qu'en témoignant d'une aventure d'union à Dieu menée au milieu du monde et des soucis des hommes, le *Journal* témoigne aussi de l'expérience d'un cœur féminin livré sans retour, mais dans des conditions exceptionnellement exigeantes, à deux amours essentiels : l'amour divin et l'amour humain. »

5. Cette lettre d'Emily ne m'est pas parvenue.

6. Au sujet de Jean Bourgoïnt, voir : *Itinéraire d'un enfant terrible, De Cocteau à Citeaux* par Georges LAURIS, Presse de la Renaissance, 1998.

7. La première fin essentielle du mariage étant le « compagnonnage spirituel entre l'homme et la femme ». Cf. *Carnet de Notes*, Desclée de Brouwer, 1965, p. 335.

8. À cette époque, très préoccupée par le sort éternel de Gide, Emily voulut offrir une messe pour lui. La messe fut dite mais l'intention fut refusée...

9. Ici, Jacques fait allusion à une lettre d'Emily qui ne m'est pas parvenue.
10. Intervention de Maritain, à l'Unesco le 21 avril 1966: « Les conditions spirituelles du progrès et de la paix ».
11. *Le Paysan de la Garonne*.
12. Il s'agit de la traduction anglaise du *Paysan de la Garonne*.
13. Après avoir été odieuse avec Emily durant onze ans, Mme Wilson (gérante de la *Guest-house* de Stanbrook) lui envoya – par la poste, alors qu'elles habitaient la même maison – une lettre officielle intimant à Emily de s'en aller dans les meilleurs délais.
14. Mieux encore que des Mémoires, Emily a tenu son Journal de 1928 jusqu'à sa mort en 1974.
15. Bien entendu, Emily se trompe : Jacques est né le 18 novembre 1882.

Remerciements

Je souhaite exprimer ma vive gratitude à Rebecca Johnson Melvin, Conservateur de la Bibliothèque de l'Université du Delaware, USA, pour m'avoir généreusement communiqué les copies des lettres de Jacques et Raïssa Maritain à Emily Coleman.

Ma gratitude va également à René Mougel, directeur du Cercle d'Études Jacques et Raïssa Maritain à Kolbsheim, qui a bien voulu photocopier l'intégralité des lettres d'Emily à Jacques et Raïssa. Mais ce qui m'a touchée, c'est l'approbation chaleureuse qu'il a manifestée pour mon travail et son enthousiasme en découvrant, page après page, la figure unique et émouvante d'Emily Coleman.

Je remercie cordialement Joseph Geraci, exécuteur de l'œuvre d'Emily, qui m'a suivie avec amitié et dont les conseils m'ont été précieux.

Enfin à Marc Leboucher, qui fut longtemps directeur littéraire de Desclée de Brouwer, qui a assisté à la naissance de mon projet et l'a soutenu avec intérêt, je veux dire ici ma reconnaissance et mon amitié.

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie
en avril 2013

N° d'imprimeur : XXXXX
Dépôt légal : mai 2013

Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
548/2013